

modest sphere, faire bien le Dieu des petits et des humbles.

Dès l'année 1882, sentant ses forces diminuer, elle comprit qu'elle arrivait pour elle l'approche du dernier moment. Elle redoubla de ferveur pour être du nombre des saints sages de l'Evangile.

Enfin, le 14 octobre 1883, elle rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de 76 ans, laissant à la Communauté d'Epinal, le regret de voir s'éteindre, par sa mort, la dernière de ses bonnes sœurs connues. Espérons qu'elle est allée rejoindre au ciel tant de nos chers défunts.

Le 14 octobre 1883.

Sœur M. Appoline Roucou.

Cherval.

Mademoiselle et sœur Marie Henriette Roucou, en religion Sœur Marie Appoline naquit à Bergerac le 8 juin 1813, de parents très chrétiens. Sa mère institutrice avait deux sept enfants, et malgré ses occupations qui devaient survenir de sa profession et des soins donnés à sa nombreuse famille, elle trouvait cependant le moyen d'assister tous les matins à la sainte Messe. Cette jeune dame eut la douleur de perdre un fils, âgé de 21 ans et deux de ses filles; celle, qui était la plus jeune, lui donna fort longtemps des inquiétudes au sujet de sa santé; jusqu'à 20 ans, elle fut si fièle et si délicate qu'on ne pensait pas qu'elle survécût à ses sœurs.

Malgré le désir de la jeune fille d'entrer en Communauté, elle ne put réaliser son projet qu'après avoir fourni les yeux à son père et à sa mère.

Dès qu'elle fut libre, elle entra au Donny de la Madeleine de Bergerac, où elle eut ses compagnes par sa piété et sa ferveur.

Suivant sa profession, elle fut employée un an du service de malades; elle s'acquitta de cet office avec tout le dévouement dont elle était capable. Ensuite elle fut nommée Supérieure de la petite Communauté de Foulon, où elle resta quatre ans.

De là, notre chère Sœur Appoline fut envoyée à Cherval, en 1876, pour y fonder une Communauté; elle y est restée jusqu'à sa mort, arrivée le 2 juillet 1884; son humble ministère dura donc 30 ans sans elle paraître, vivant toujours et n'étant pas prompt à lui rendre le bien qu'elle y avait fait, tous les malades qu'elle a guéris, toutes les souffrances morales qu'elle a soulagées. Douce d'un côté, ouverte et d'un cœur d'or, notre chère Sœur savait se faire toute à

tous en portant l'obéissance et le dévouement à son Supérieur de qui.

Sœur Apolline aussitôt sa nomination pour Cheval se rendit à son poste. Il y avait alors Des Religieuses de Saint Marie Chèvre qui, en partant avaient tout emporté, de sorte que nos fondatrices trouvèrent la maison dans le plus complet dénuement. Il fallut donc la pourvoir tout d'abord, de l'absolu nécessaire, les ressources ne permettant pas d'avoir même les ustensiles de cuisine indispensables.

Au début de la sainte et laborieuse mission, un pauvre homme vint à mourir à Cheval et comme il était dans le plus complet misère, ses parents ne s'occupèrent pas plus de lui qu'il eût été le plus grand étranger du monde. Sœur Apolline, dont le cœur débordait de charité, trouva le moyen de pourvoir aux frais de ses funérailles. Comme ses parents l'avaient abandonné, son misérable gisant fut transporté à la Communauté, où après l'avoir fait nettoyer et réparer, Sœur Apolline s'en servit pour elle-même. Elle y coucha jusqu'à sa mort. Sa charité était proverbiale, non seulement à Cheval, mais au loin.

A cette vertu, si chère à Notre Seigneur, notre chère Sœur joignait une grande affabilité et une bonté excessive, surtout envers les malheureux destitués des biens de ce monde. A ceux-là, elle donnait tout son cœur, tout son temps. Elle avait un talent particulier pour soigner les malades, elle avait des tisanes, des onguents préparés avec soin qu'elle appliquait si à propos, que très souvent elle a guéri des personnes abandonnées des médecins. Or, sa réputation était si connue qu'on venait quelquefois de fort loin, fermement persuadé qu'on l'avait son mal à Cheval. Il n'était pas rare de voir stationner devant la porte une petite charrette, attendant un malade venu consulter et se faire soigner par elle qu'on reconnaissait à son Droit : La mère des pauvres et des affligés.

Notre chère Sœur ne bornait pas ses soins aux corps, l'âme était surtout le but qu'elle se proposait; elle était si zélée, si attentive pour des mourants surtout, qu, rendant tout le temps de son séjour à Cheval, pas une personne n'est morte sans se réconcilier avec Dieu, si elle en était éloignée. Parfois, sans doute, elle a tiré ses cœurs endurcis, difficiles à faire revenir, n'importe, sa patience, sa bonté, sa charité ont été triomphantes, et se résolvant à ses pressantes sollicitations. Si il arrivait qu'on lui fût hostile, notre chère Sœur n'y faisait pas attention, du moins elle en avait l'air, disant quand on lui en parlait : « Je préfère passer pour avoir peu de esprit que de paraître méchant » elle ajoutait : « Si je savais qu'une personne est mon ennemie, j lui rendrais service, de préférence à mon amie ».

Il ne fallait pas en sa personne manquer de charité envers les légères, une petite raillerie, sans critique sans médisance, le même

mot contre cette belle vertu lui faisait un très grande peine; Il avait toujours quelques bonnes paroles pour eux, prenant toujours la part des absents. Le soin des malades n'était pas sa seule occupation, la classe lui prenait aussi une bonne partie de ses journées, elle s'occupait des enfants avec un soin tout maternel; l'Instruction religieuse était sa partie favorite, parler du Dieu qu'elle aimait tout étant un délassement, une vraie récréation, elle soignait tout particulièrement cette partie de l'Instruction. On avait en Notre chère Sœur une si grande confiance que les enfants affluaient de tous côtés, peu de temps après son arrivée à Cheval, le nombre s'éleva jusqu'à 70. Plus tard la maladie et les infirmités l'obligèrent à regret à laisser la classe.

Si notre chère Sœur avait une grande charité, sa foi n'était pas moindre, elle agissait en tout par un motif sur naturel, la foi la guidait toujours. Non-seulement elle était d'une exactitude parfaite pour l'observation de la Règle, mais elle voulait que ses Sœurs l'observassent surtout en trois points particuliers. Elle était profondément affligée quand elle savait qu'on avait peu de zèle pour les points les moins importants du Règlement. Et si agissant de quelque recommandation faite par les Supérieures, elle fermait les yeux et disait : « C'est notre Mère qui l'a dit... » elle ne permettait alors aucune réflexion.

Elle recommandait la soumission de jugement. Si parois, on lui faisait remarquer la manière peu charitable avec laquelle on avait agi à son égard, elle répondait très vite : « Qu'est-ce que cela vous fait, vous n'en êtes pas chargée, par conséquent, ne jugez pas, notre Seigneur a dit : qu'il ne s'occupe que de celui qui n'aurait pas jugé. »

La seconde phase de sa vie n'a pas été la moins édifiante. Souffrant continuellement et souvent des douleurs très aiguës, elle n'a jamais exprimé de plainte, d'ennui, son humeur était toujours égale, si au plus fort des crises, elle ouvrait la bouche, c'était pour dire : « Mon Dieu, si vous m'en voulez pas assez, donnez-m'en davantage, ou encore, Mon Dieu ! mon Dieu ! vous le voulez ainsi, que votre sainte Volonté soit faite. »

Par bonté et attention pour ses Sœurs, elle demandait à Dieu la grâce de mourir sur son fauteuil, craignant trop de peine et de fatigue pour celles qui seraient obligées de la remuer. Notre chère Sœur en cela, pensait beaucoup plus aux autres qu'à elle-même.

Notre chère Sœur Appoloni avait pour la Très Sainte Vierge une dévotion toute particulière, elle la faisait la confidente de ses peines et de ses difficultés. Entre autre grâce qu'elle lui demandait instamment, c'était celle de mourir un jour qui lui fut plus spécialement consacré; cette bonne Mère lui obtint cette faveur, elle mourut le 2 juillet.

A cette faveur signalée, la Très Sainte Vierge en ajouta une non moins grande. Notre chère malade avait une vive appréhension de la mort et

du jugement, elle redoutait le Seigneur à ce moment suprême, mais que peut ce malin esprit pour De l'Enfant de Marie ! notre mourante vit arriver la mort avec un calme parfait, ses derniers moments furent aussi tranquilles que possible.

La mort de notre chère Sœur Symplicie fut un deuil pour toute la paroisse, aussi y eût-il un concours nombreux à ses funérailles ; chacun tenant à cœur de montrer ainsi sa reconnaissance à leur chère et si regrettée bienfaitrice.

Le 2 juillet 1884.

Sœur Synclétique Deltail.

Pirigoux - Noviciat

Arnaïs Deltail naquit à Vittae, près Sarlat, le 3 août 1817. Elle d'une très honorable famille du Périgord dont un des membres, Monsieur l'Abbé Deltail, de sainte et vénérée mémoire a été curé à St-Front pendant bon nombre d'années.

L'enfant se trouvait sans mère bien jeune encore, son père ne pouvant pas s'en occuper la mit à l'Orphelinat de Sarlat, dirigé par une Sœur de St-Martin. Dans cet asile bien Arnaïs développa et fortifia les sentiments chrétiens, mis par Dieu au fond de son âme. C'est là qu'après une retraite fervente donnée par un Père jésuite, notre jeune fille sentit l'appel du bon Maître et s'engagea à correspondre à la grâce reçue de la vocation religieuse.

À 18 ans, elle fit son entrée au noviciat de St-Martin, le 6 septembre 1837. Elle se mit à l'œuvre avec joie, bien décidée à travailler sérieusement à corriger ses défauts. Pendant les deux années de son postulat et de son noviciat, sa bonne volonté ne fut pas défectueuse, sans être des plus édifiantes, elle était cependant une bonne novice.

Sœur Synclétique se fit remarquer par une tendre et expansive dévotion à St-Louis de Gonzague. Son image la suivait partout elle cherchait à communiquer à ses compagnes son amour pour ce jeune et grand saint, qui elle avait pris depuis longtemps pour modèle et pour protecteur.

Après sa profession qui eut lieu le 21 octobre 1839, notre petite Sœur fut envoyée à la communauté de St-Jacques pour la cuisine et aussi pour travailler à l'Ourtoir étant adroite pour la couture. Son séjour n'y fut que de deux ans, après lesquels elle revint à la maison-mère. D'un caractère enfant et d'une santé délicate, il fallut la forcer à prendre des précautions et la nourriture nécessaire.

Donnée d'un jôlé voir, notre chère sœur trouva dans ce Don de Dieu un danger de vanité. Jamais elle ne se faisait prier pour chanter et sa tendance à se mettre en avant pour cet exercice fut jugée nécessaire à nos Supérieurs de lui enlever cette occasion, en lui interdisant de chanter.

Sœur Synclétique fut employée au pensionnat jusqu'en mois d'août 1880, époque à laquelle une sœur converse étant nécessaire à Cahurac, elle y fut envoyée pour apprendre à conduire deux petites orphelines et soigner les Sœurs en même temps. Durant 4 ans $\frac{1}{2}$, notre chère petite sœur s'occupa avec dévouement à l'œuvre qui lui était confiée. Bien que son emploi fût peu fatigant, il devint au-dessus de ses forces, elle dépérissait chaque jour et le docteur consulté reconnut que l'air de Cahurac était trop inf pour elle. Il ajouta même qu'elle n'avait que pour quelques mois de vie si on ne la changeait d'air.

La bienfaitrice de la maison de Cahurac, craignant que notre chère petite sœur mourût avant longtemps, pressa vivement pour qu'on la ramenait à Périgueux. Elle partit dans un si triste état qu'à chaque gare, on se demandait comment on avait eu le courage d'exprom auisi une malade à mourir en route.

Notre chère sœur Synclétique vécut cependant un mois après son arrivée. Sans éprouver de souffrances très vives elle s'affaiblissait peu à peu, mais elle conserva son caractère gai jusqu'à la fin de sa vie; elle entrevit la mort sans crainte, ni regret, et comme elle aimait beaucoup le chant, elle demanda que quelques uns de ses Sœurs lui chantassent une dernière fois, un cantique qu'elle aimait et dont voici le refrain :

Je suis que le ciel me réclame;
La terre n'est pas mon séjour,
O mon Dieu ! nourrissez mon âme
De foi, d'espérance et d'amour.

Puis un instant après, avec sa gaîté ordinaire, elle dit à une de nos Sœurs : Entends-tu le petit poulet qui me monte à la gorge. Cinq minutes plus tard, elle expira doucement, à l'âge de 27 ans $\frac{1}{2}$, dont $\frac{7}{8}$ de profession religieuse, et fut le

13 octobre 1884.

Sœur M. Angélique Grand.

Noviciat

Anna Grand, en religion Sœur Maria Angélique naquit à Sarlat le 4 avril 1858, d'une famille chrétienne et respectable. A la

naissance de cet enfant, une sœur de sa mère, notre chère sœur Mathilde Supérieur de l'hospice de Thiviers faisait déjà partie de notre Congrégation.

La petite Anna d'un tempérament délicat s'éleva fièvre et maladie. À l'âge de deux ans, elle fut mise au Pensionnat de Dame Blanches, établis dans cette ville; elle y resta jusqu'à 17 ans. Dans cette première maison, au contact de ses pères et de ses maîtres, Anna prit cette foi vive, cet esprit solidement chrétien, qui devint la caractéristique un jour.

Notre fillette bonne, vive, intelligente mais timide, fut un peu gâtée par tout son entourage. à 11 ans, elle fit sa première communion. Cet acte important laissa dans son âme une impression profonde. Vers l'âge de 15 ans, elle eut l'insigne faveur d'être reçue enfant de Marie. La Pucelle des Vierges voulait pour son enfant privilégiée, celle qui devait être un jour l'épouse de son divin Fils. La pureté de cœur, et la dévotion à la très sainte Vierge ne sont-elles pas, en effet, une marque distinctive des élus du Seigneur ?

Après sa sortie de pension, Anna se montra toujours fidèle à tous ses devoirs de chrétienne. Sans être d'une piété extraordinaire, elle était de celles qui dans le monde s'élèvent par leur modestie, leur retenue et leur bonne éducation. Un de ses plus grands plaisirs était de se rendre à l'hospice de Sarlat pour aider nos sœurs dans le soin des pauvres et des malades; ce fut là que commença à se développer sa vocation naissante.

Distinguée par plusieurs Pères jésuites auxquels elle s'adressait, tous recommandant en elle l'appel de Dieu. Mais que d'obstacles à vaincre pour arriver à la réalisation de ses vœux ! Endormant ainsi de sa mère, qui avait pour elle une prédilection bien marquée, elle ne pouvait obtenir son consentement. La sœur aînée l'avait déjà précédée de quelques mois au Noviciat, et la pauvre Mère ne pouvait se faire à l'idée d'une nouvelle séparation. Néanmoins, la chrétienne triompha, Madame Grand, malgré sa douleur, conduisit Anna au Noviciat, le 26 juin 1877.

Dès son entrée la jeune prétendante se mit courageusement à l'œuvre. Le 4 avril 1878, elle revêtit le saint habit avec le nom de Sœur Marie Tréguier.

Son noviciat fut laborieux et fécond; les gênes de son enfance, son caractère entier peu accoutumé à l'obéissance, son excessive sensibilité furent pour elle une source de lutte et de combat. Pour se former à la vie religieuse et assurer dans son âme le triomphe de la grâce, elle dut travailler avec persévérance et énergie, aussi son noviciat fut prolongé jusqu'au mois de septembre 1879. Elle fit profession le 27.

Après sa profession, elle fut envoyée comme maîtresse d'ouvrage au pensionnat de Ribérac. Notre chère petite Sœur excellait dans la confection des ouvrages manuels aujourd'hui à l'éducation des jeunes filles.

La faiblesse de sa santé ne permettait pas d'occuper un autre emploi. Tout entier à sa tâche, elle s'y donnait autant que ses forces le lui permettaient. Tâchant de se sanctifier et de travailler au salut des âmes, par la perfection des petites choses.

Dans l'année 1882, elle commença à ressentir les premiers atteintes du mal qui devait la conduire au tombeau. Un toux sèche et opiniâtre fit bientôt un phlegme. Mais bientôt à l'infirmité, elle eut, vers la fin de septembre une crise si violente qu'on la crut à ses derniers moments. Notre Père et Mère Générale, appelée en toute hâte lui fit prononcer ses vœux perpétuels et recevoir l'Extrema-unction. Elle n'était cependant pas arrivée encore au terme de ses souffrances. Notre Seigneur voulait perfectionner sa fidèle épouse par une plus longue agonie et de plus vives douleurs. Il faisait passer son âme par le creuset de l'épreuve, afin qu'elle pût se détacher de tous les biens qui pourraient la retenir captive, elle put s'élever plus librement dans le sein de l'Éternelle Charité!

L'Extrema-unction, comme cela arrive souvent, sembla la remettre pour quelque temps du moins, à mieux mourir, permit de la transporter à la maison-mère,

À l'infirmité, elle édifia par sa quiétude, sa douceur, son enjouement. Peu à peu la maladie reprit son cours, elle s'alita pour ne plus se relever. Toute confiante dans la bonté et la miséricorde de Dieu qu'elle avait servi dès sa jeunesse, elle vit arriver la mort avec calme. Son agonie fut douce et elle fit avec générosité le sacrifice de sa vie. À peine achevions-nous les prières des agonisants qu'elle s'éteignait doucement dans les bras de Notre Père et Mère Générale qui lui suggéraient encore les dernières invocations.

Quin la Vierge Immaculée qu'elle avait tant aimée sur la terre l'introduisit dans l'éternelle béatitude!

Le 13 février 1883.

Sœur M. Émile Veyssière

Hôpital - Bugezac.

Bienheureuses les âmes droites et simples, le Seigneur en fait ses Pâtres et se hâte de les couronner et de les garder pour lui seul.

Celle nous prouvait la conduite de Dieu dans la vie courte et simple de notre chère petite Sœur Marie Émile Veyssière.

Arrivée au Noviciat le 6 avril 1880, elle mourut à l'hôpital de Bugezac le 6 mars 1883, emportée après une maladie de quelques jours seulement.

Née le 14 octobre 1819, à la Valade, paroisse de Paluyrac, de parents modestes et vertueux, Constante fut élevée par son père Pierre Veyssière et par sa mère Jeanne Delfech dans des principes religieux très accentués. Elle ne fut donc pas difficile plus tard de transformer le chrétien en bonne religieuse.

Entrée le 16 avril 1880, elle prit le saint habit le 29 septembre 1881, jour de la fête du grand saint Michel et fit profession l'année suivante, également le 29.

Son noviciat, comme sa vie, s'écoula calme et paisible; rien d'extraordinaire ne transpara au dehors. Elle était simple, modeste, silencieuse, dévouée; tout entier à son devoir et à l'observation fidèle de nos saintes Règles. Envoyée après sa profession à l'Hôpital de Bugnac, elle continua à s'élever par sa régularité et son esprit religieux. Toute dévouée à ses pauvres et aux malades, elle serait devenue une parfaite hospitalière si elle n'avait été enlevée très promptement par une pleurésie qui dura quelques jours.

En voyant sa vie courte et néanmoins si bien remplie, nous pouvons lui appliquer ces paroles de nos livres saints: « Elle a ainsi modestement accompli le bien et sa mémoire est en bénédiction devant Dieu et devant les hommes.

Le 6 mars 1881.

Sœur M. Dorothee Boulage.

5^e classe

Maria Boulage, en religion Sœur Marie Dorothea appartenait à une de ces respectables familles du Périgord où les traditions chrétiennes ont conservé toute leur vigueur.

Maria naquit le 18 décembre 1831 et baptisée dès le lendemain. Le nom de Maria lui fut donné, ce nom si cher aux habitants des pays circonvoisins de Belvès et de Capeloue. Maria grandit au milieu des siens, se livrant aux diverses occupations de son âge, jalouse de rendre à son entourage l'affection dont elle était l'objet. Sa piété se développait avec les années et comme l'enfant était très réfléchi, ce ne était point chez elle un sentiment passager qui faisait naître les circonstances, mais l'effet d'une conviction profonde qui affermissait les exemples du foyer paternel.

Sa docilité, sa modestie étaient en harmonie avec sa piété; elle savait surtout s'effacer. Un jour prenant son repas à la table

de famille, elle ne fut pas suivie; ses frères le remarquaient, mais aucun n'osa le dire au père qui présidait le repas; Marie elle-même redoutait son père et attendait. Monsieur Soulaye considérant l'immobilité de sa fille, en vit aussitôt le motif « Eh! mon enfant, dit-il, je t'ai oubliée..... »
 « O mon Dieu, ne laissez rien passer un oubli. »

Ce trait fut remarqué de tous, le souvenir en est encore vivant dans l'esprit des siens.

À douze ans, Marie fit sa première Communion. Celui qui se plaisait parmi les siens dut se complaire dans ce cœur qui n'avait souffert aucun souffle étranger. Serait-il téméraire de penser que l'Hotel-Dieu donna alors connaissance à sa future épouse du chœur qu'elle devait lui faire? À la Steig de Capelwa, objet spécial de la dévotion de notre chère Sœur fut-elle étrangère à cette faveur insignée.

Après ce grand acte de la vie chrétienne, Marie marcha d'un pas rapide dans le chemin de la vertu. Elle entendit l'appel de Dieu, étudia sa vocation et à 20 ans, elle sollicita et obtint de sa famille la permission d'entrer au noviciat de S^{te} Martha.

Entrée à Périgueux le 18 octobre 1856, elle a été admise à prendre l'habit de novice, avec le nom de S^{te} Marie Dorothee le 7 mars 1858. Un an après, elle a prononcé ses vœux avec une très grande ferveur, le 15 avril 1859.

Notre chère Sœur a vécu en vraie religieuse s'occupant de ses devoirs envers Dieu, envers ses Sœurs, envers ses élèves qu'elle catéchisait et instruisait solidement, mais ne s'occupant point de ce dont elle n'était pas chargée. Attachée à sa Congrégation, elle aimait à rappeler les traits édifiants dont elle avait été témoin dans les diverses maisons où l'avait placée l'Obéissance. Elle parlait toujours d'une manière avantageuse des compagnes qu'elle y avait trouvées et lorsque dans sa dernière maladie elle comprit la gravité de son mal elle supplia sa Supérieure de vouloir bien exprimer son regret à toutes celles pour qui elle aurait été un sujet de peine. Sœur Dorothee aimait beaucoup à prier aussi était-elle très fidèle à ses exercices de piété. Que de fois elle s'est privée de prolonger son repos nécessaire afin de ne pas omettre sa méditation. C'est surtout aux approches de l'heure suprême que cet attrait pour la prière s'est manifesté. Ses garde-malades ne pouvaient lui faire un plus grand plaisir que de reciter le chapelet auprès de son lit et comme on craignait que le bruit ne la rendit plus malade: « non, disait-elle, cela ne me fatigue point, je voudrais l'entendre toujours. »

Notre chère Sœur avait expérimenté les douceurs de l'a-

Sainte Communion aussi ne laissait-elle passer aucun des jours où il lui était permis de se nourrir de cette manne divine. Le hôte qu'elle avait toujours désiré lui fit des visites plus fréquentes encore pendant les derniers jours de sa vie; n'était-ce pas lui promettre un accueil favorable au sortir de l'exil?

Sœur Dorothée avait toujours gardé pour sa famille une tendre affection. Quelque légitime qu'elle pût être, cette affection vers la fin de sa vie lui parut trop naturelle aussi dans sa dernière entrevue avec les siens voulut-elle réparer en quelque sorte ce qui lui paraissait une imperfection. « Je vous aime trop aimés, leur dit-elle, je le reconnais; mais à l'heure présente je ne vous aime qu'en Dieu. Soyez toujours bons chrétiens: dites à mon frère combien sa piété me console; mais qu'il continue: servir Dieu c'est tout. » Cette parole en rappelle une autre qui lui était familière même en état de santé. « Est-ce que tout ne doit pas être indifférent à celle qui mourra bientôt? »

A une de ses compagnes qui lui demandait peu avant sa mort, ce qui lui paraissait devoir être très agréable à Dieu dans l'âme religieuse elle répondit: « Aimez bien la Sainte Vierge, soyez charitable et gardez vos règles, c'est ce qui vous consolera le plus à vos derniers moments. »

Falouse de sanctifier ses dernières heures, notre chère Sœur, semblait avoir une ferveur jusqu'à inconnue; sa dépendance était si entière qu'elle ne trouvait jamais avoir trop demandé les permissions qu'elle désirait. Elle soumit le partage qu'elle faisait de quelques images défranchies qui composaient tout son avoir. Ces dispositions si édifiantes ont laissé à sa famille religieuse la consolation de pouvoir appliquer une fois de plus cette parole: « Celui-là sera couronné qui aura combattu jusqu'à la fin. » C'est le 14 mai 1889 que Sœur Dorothée Soulaye est allée recevoir la récompense.

Le 14 mai 1889

Sœur M. Stanislas Labonne

Noviciat Périgueux

Maria Labonne, en religion S. Marie, née à Paris le 15 mai 1850, à Echou, Canton d'Assigat, le 14 mai 1889. La Sœur

mourut en lui donnant le jour et, comme toutes les enfants privées de leur Mère, notre Veuve ressentit toute sa vie le vide immense d'une telle perte. Néanmoins son père lui restait. Fort heureux et bon chrétien il se sentit incapable de se charger seul de l'éducation de sa fille, il la confia à nos Sœurs de Montparnasse. L'enfant avait une nature vive, ardente, enjouée, une imagination exaltée, elle avait besoin d'une mère ferme et d'une volonté opiniâtre et rebelle à toute espèce d'obéissance ou de règle était en opposition habituelle avec son jugement. Sa dévotion envers la Très Sainte Vierge devait être le phare de sa vie et sa sauvegarde même et nous nous faisons à raconter un fait extraordinaire qui, pour beaucoup de personnes a paru miraculeux.

Mélie avait toujours montrée un grand amour pour la Très Sainte Vierge. Toute jeune elle se plaisait à dire comme saint Stanislas dont elle devait un jour porter le nom: "Mère! c'est ma Mère! comment ne l'aimerais-je pas!..." Notre jeune fille fut reçue enfant de Mélie et, peu de temps après elle tombait malade d'une maladie qui ne pardonne guère. La nouvelle épineuse était atteinte et après l'avis des médecins. Un traitement douloureux lui fut infligé; des pointes de feu si-fichées presque tous les jours, en faisaient une vraie martyre. On parlait alors beaucoup de Lourdes et des miracles qui s'y opéraient. Mélie désira faire ce pèlerinage ce qui lui fut accordé. La Sainte Vierge voulut sans doute éprouver la foi et l'amour de cette pauvre jeune fille qui revint dans le même état de souffrance. Cependant, elle ne se découragea pas et, l'année suivante, après avoir fait le vœu de se consacrer à Dieu si elle guérissait, elle se rendit de nouveau à la Grotte Bénie. Elle était là posant avec ferveur, lorsqu'une jeune fille de ses amies, venue aussi à Lourdes, ayant mouillé un linge dans l'eau miraculeuse ce frotta vivement la partie malade. Source bienfaisant remède. Mélie sentit son mal disparaître et fit éclater aussitôt ses transports de joie et de reconnaissance à sa divine libératrice. Il y eut alors des démonstrations gracieuses qui se répétaient à tous les échos d'alentour.

Quelques jours après son retour à Montparnasse, un prêtre des environs parlant en chaire de la guérison de Mélie s'exprima ainsi: "La bonne Mélie a guéri. Mélie Labonne."

Il restait maintenant à notre heureuse jeune fille à mettre à exécution le vœu qu'elle avait fait; son directeur, Monsieur le Curé de Montparnasse lui conseilla d'aller

à Sainte Marthe, Marie n'était pas du même avis quant à la chose. La Garde de Périgieuse où le monastère des Norbertines l'attiraient surtout; cependant elle céda aux pressantes instances de son pasteur et entra au Noviciat de Sainte Marthe à Périgieuse le 25 juin 1878.

Pendant son postulat qui fut de quinze mois et son noviciat d'un an, sa santé se maintint assez pour qu'elle pût être admise à la profession qu'elle fit, on peut dire sans force; elle n'aimait pas Sainte Marthe et ne pouvait se résigner à y rester. Sa volonté, si arrêtée habituellement, n'osa pas dans cette circonstance aller contre les desirs de son ancien directeur et de sa maîtresse des novices qui l'un et l'autre la voulaient tout à Sainte Marthe. Elle avança donc le cœur brisé et l'âme torturée. Elle promit ses vœux pour cinq ans le quatre octobre 1879.

Après sa consécration, Sœur Stanislas fut envoyée dans la petite et isolée communauté de Lezarde; sa santé commençant à décliner elle y fit peu de travail. Elle resta là cependant pendant un an, grâce aux soins et aux attentions dévouées de nos chères Sœurs de Lezarde. Après ce court laps de temps, Sœur Stanislas revint à Périgieuse.

Pendant quelques années elle se tint encore debout, remplissant quelque petit emploi, tel par exemple que pastreire, commissionnaire dans la maison etc; mais peu à peu ses douleurs se firent tellement violentes qu'il lui fallut garder la chambre ou le lit ce qui la mit dès lors en dehors de toute règle. Elle traîna ainsi sa vie jusqu'en 1887; au mois de mai, s'étant fait une piqûre de morphine mal appliquée, elle sentit aussitôt qu'un mal avait été atteint et qu'elle ne s'en relèverait pas. En effet, à partir de ce moment ses nerfs se raidirent peu à peu; le médecin déclara que notre chère Sœur avait le tétanos et qu'elle ne dépasserait pas la quinzaine. Il dit vrai. Le 7 juin, la chère malade voulut qu'on la levât souffrant beaucoup au lit et ayant de plus une éruption miliaire très fatigante. Comme elle n'avait pas l'air plus malade on la laissa seule quelques instants. Une Sœur étant entrée dans sa chambre pour lui montrer un objet amusant, elle la vit tout d'un coup se pencher, bégayer, puis elle appela, il était temps, la vie s'en allait à grands pas. M^{re} l'Annonciation, appelée en toute hâte lui administra le Sacrement des mourants et quelques minutes après, elle rendait ses derniers soupirs.

Ce fut le 7 juin 1887 à 1 heure de l'après midi.

Sœur Bertile Longechal.

Noviciat.

Marie Longechal naquit à Clermont-Ferrand pendant le mois consacré à la reine du ciel, le 18 mai 1873. Ses parents étaient dans une honnête aisance ce qui les décida à quitter l'Auvergne pour le Périgord. Ils se fixèrent au Bugue où leur fille aînée était mariée. Peu de temps après Monsieur et Madame Longechal moururent laissant avec leur petite Marie une autre fille plus jeune de quelques années. Rien de leur oncle fut nommé tuteur et, comme il ne pouvait pas se charger de ces deux petites filles, il les mit à l'Orphelinat de Sarlat; mais il s'occupa de leurs intérêts pécuniaires, mais plus à son avantage qu'à celui de ses pupilles.

Le séjour de Marie à l'orphelinat ne fut marqué par aucun incident particulier; à 18 ans notre jeune fille, se sentant appelée à la vie religieuse, fit sa demande pour St. Marthe. Elle entra au noviciat le 5 avril 1891. Dès son arrivée à Périgueux elle eut une grande déception: on ne put l'admettre que comme Sœur converse ce qui fut pour sa nature fière et orgueilleuse une très profonde humiliation qu'elle eut grand peine à dissimuler. Elle accepta cependant la gêne dominant la nature.

Pendant son postulat Marie fut employée assez fréquemment à faire des commissions en ville ce qui mit sa vocation en grand danger de s'ébranler ainsi qu'elle le dit en arrivant elle-même à une de ses compagnes en qui elle avait confiance. Admise à la clôture le 2 octobre 1895, notre petite Sœur Bertile passa l'année du noviciat comme celle du postulat dans une lutte continuelle contre son orgueil qui acceptait si difficilement le costume et l'emploi de converse. Malgré cela elle fut admise à prononcer ses vœux pour cinq ans le 4 octobre 1897.

Après cet acte solennel, notre petite Sœur fut envoyée à Cahuges avec une autre jeune Sœur de ses compagnes qui, n'ayant pas plus d'expérience qu'elle, ne pouvait lui être d'un grand secours dans les moments pénibles. Pour comble de malheur Sœur Bertile fit connaissance d'une jeune fille qui lui prêta des livres, non pas mauvais sans doute, mais propres seulement à amuser, à faire perdre le temps et, ce qui est plus triste, à refroidir la dévotion. Sœur Bertile se ressentit

beaucoup des fâcheux effets de ce passe-temps inutile à une religieuse. Rappelée à Périgueux au mois d'avril 1880, notre petite sœur fut employée comme aide à la lingerie du pensionnat; elle travaillait bien et se mit à l'ouvrage avec bonne volonté, mais sans goût; la vie religieuse lui faisait; volontiers elle serait revenue dans le monde si la Supérieure Générale, qui était alors notre regrettée et vénérée Mère Angèle Pochet de Sainte-Macaire, ne se fut occupée du salut de cette âme ou peut dire jour et nuit. Enfin le divin Maître, dans sa miséricorde infinie envoya à notre petite sœur une faveur précieuse dans une maladie de deux mois. Vers le milieu de juin 1881 elle fut prise subitement de douleurs violentes qui la forcèrent à aller à l'infirmerie. Une pleurésie galopante se déclara. Pendant sa maladie notre petite sœur souffrit beaucoup; ne se plaignant jamais, contente de tout, elle faisait vraiment plaisir à voir en de si bonnes dispositions. Les vœux de sa mort, le bon Dieu, dont la miséricorde dépasse toute vie humaine, permit qu'un Père Jésuite vint à Périgueux pour l'Apostolat de la fièvre. St. Prostie l'apprit et demanda immédiatement à la Supérieure de vouloir bien lui faire monter ce Père ayant, dit-elle, besoin de lui parler. Sa demande fut accordée à la grande satisfaction de notre petite sœur qui profita de cette visite inattendue pour tranquilliser sa conscience et donner à son âme une dernière et précieuse absolution. Son descendant le R. P. dit: "J'étais venu en apparence pour l'Apostolat de la fièvre et Dieu avait eu une la consolation de cette âme".

Le lendemain de cette heureuse visite notre cher sœur Prostie rendit paisiblement et doucement son âme à Celui dont la miséricorde infinie garde fidèlement l'âme de ses chastes épouses.

Ce fut le 20 août 1881

Mère Marie Gonthier

Isigean

Maria Gonthier, en religion sœur Marie Auguste dans le petit village de Saint Chamassy, situé entre Cabac et le Bugey. L'arrivée de quatre enfants, elle appartenait à une famille de pauvres et honnêtes cultivateurs. La Mère, excellentes éducatrices lui apprit de bonne heure les premiers

religieuses et l'instruisait autant qu'elle en était capable ; son père, atteint d'une maladie douloureuse qui devait en sa jeunesse même se changer en une véritable infirmité, lui donna de bonne heure des leçons de résignation chrétienne qui ne devaient point être perdues.

Bientôt la petite Maria dut quitter le foyer paternel pour aller chercher du travail chez les étrangers. Mais la servitude ne lui fut pas dure. Elle entra chez les messieurs de Laval, la jeune âme, sur laquelle veillait la divine providence, en pouvant que gagner au contact de cette excellente famille, vénérée dans toute la contrée pour sa noblesse et ses vertus. Maria n'était point pour ces Messieurs une étrangère car ses parents avaient déjà eu eux d'excellents maîtres. L'enfant vécut heureuse dans cette douce atmosphère de foye ; elle grandit, oserez-vous le dire, sans que le mal vint l'effleurer et bientôt la vocation religieuse germa dans cette âme. Elle s'en vivait en toute simplicité et ses bons maîtres qui l'encourageaient et lui conseillaient d'entrer au Noviciat de Sainte Marthe. Ses jeunes maîtresses se trouvaient alors à notre pensionnat de Périgueux. La joie de la jeune fille fut grande lorsqu'elle franchit le seuil béni de la Maison Mère. Dès les premiers jours elle adjoignit ses compagnes par son assiduité à tous les exercices, par sa ferveur, par sa foye. Volontiers elle eût passé des heures entières au pied du tabernacle. Elle savait s'en arracher pourtant pour un travail où elle ne se ménageait pas. D'une constitution très robuste, d'une force peu commune, rien n'était trop fatigant pour elle, rien surtout ne lui paraissait trop humiliant et trop bas. Elle savait encore trouver le secret d'y ajouter des mortifications nouvelles. Un jour, entre autres, elle avait été chargée de ramasser quelques herbes dans un terrain en friche que les orties avaient envahi. Malgré les précautions qu'elle prit d'abord, elle sentit des piqures cuisantes et fut sur le point de laisser là son travail. Déjà même le murmure montait à ses lèvres ; alors se mettant en garde contre elle-même : « C'est qu'il, dit-elle je n'aurais pas le courage d'accomplir pour Notre Seigneur un acte d'obéissance qui ne m'apporte une petite souffrance ! Il a tant souffert pour moi !... » Aussitôt elle relève ses manches aussi haut qu'il lui est possible, plonge ses bras nus au milieu des terribles piquants et une après midi presque entière recueille les herbes qu'on lui avait demandées et l'en eut pour huit jours, dit-elle, naïvement, mais je me sentais pûte

à recommencer."

Mais à ces qualités qu'on se plaisait à reconnaître, la jeune postulante joignait une lenteur désespérante. Ce n'était pas de la paresse, c'était un défaut naturel dont rien ne put la corriger et qui lui attira de nombreuses humiliations dont elle sut tirer profit. Cette même lenteur qu'elle mettait à son travail, à sa démarche même, elle la mit à comprendre les pratiques de la vie religieuse et à se former à ses devoirs; plus lentement encore, le regard de ceux qui devaient décider de sa vocation pénétra dans cette âme profondément concentrée en elle-même. Aussi l'épreuve du noviciat dut-elle être prolongée. Enfin arriva le jour de la profession. Le jour de Sœur Mère fut tout intéressé; sa mère et une de ses sœurs étaient là pour partager son bonheur; mais le pauvre père complètement infirme ne put qu'y associer ses souffrances. La jeune novice fut envoyée à Brantôme, mais elle ne devait pas y demeurer longtemps. En effet, des imprudences répétées avaient miné sourdement la santé de la jeune novice. Elles ne les avait révélées à personne et, bien que l'embouppement eût un peu diminué en même temps que s'atténuait le coloris du visage, Sœur Mère paraissait toujours si robuste qu'on ne s'était point inquiété de sa santé. Cependant peu de temps après l'arrivée de Sœur Mère à Brantôme elle est prise d'une toux sèche, stridente même, presque continue; cette robuste constitution s'étiole, les forces disparaissent et la jeune professe est rappelée au Noviciat deux mois après sa profession. Pendant dix-huit mois elle y prit un repos presque complet et y fut entourée des soins les plus assidus. En même temps son âme se retournait à la source des vertus religieuses. Il sembla alors que sa santé était presque refaite et on crut pouvoir l'envoyer à Trizac. Là elle trouva un bien petit travail dans lequel elle fut souvent aidée par l'excellente Supérieure qui aurait voulu lui épargner toute fatigue. Elle y trouva surtout l'aliment qu'elle cherchait son âme affamée de la parole de Dieu. Les sœurs qui vivaient avec elle et qui s'impatientaient de son interminable lenteur se demandaient comment le dimanche elle pouvait faire son travail ordinaire et assister personnellement à une messe, commençant à 7 heures et ne se terminant qu'à 8 heures et demie à cause du sermon; deux fois encore à une messe chantée de 10 heures à 11 heures et demie ou midi, encore à cause du sermon; trois fois encore au catéchisme des enfants, aux vêpres, à la réunion.

des enfants de Marie ou à celle du très-haut. Souvent ces instructions diverses ne contenant presque rien d'autre. Mais peut-être faire son profit; mais le nom de Dieu était prononcé cela suffisait à son âme. Les autres jours, dans tous ses moments libres elle était sûre de la trouver aux pieds de Notre-Seigneur ou dans un coin de la cuisine égrenant son chapelet. Si elle portait ce vêtement que son rosaire à la main; elle ne songeait même pas à le dissimuler, de sorte que les gens qui ne la connaissaient pas et qui et qui la voyaient passer la tête droite, faisant glisser tranquillement les grains bénits, l'avaient surnommée: "la Vierge qui prie toujours!" et cette parole ne provoquait point de sourire. La Sainte Communion faisait les délices de Sœur Marie et elle allait à Marie comme à une Mère, pourtant on sentait au fond de son âme une vague inquiétude. Elle avoua un jour en pleine érection qu'une chose la troublait depuis longtemps sans que jamais elle eût osé l'avouer à personne. Peu de jours après une mission fut annoncée pour la paroisse et le lendemain Sœur Marie dit aux Sœurs: "J'ai fait un rêve bien étrange, j'ai vu les deux Sacerdotes qui doivent prêcher, l'un était très grand, l'autre tout petit et Notre-Seigneur me montrant ce dernier m'a dit: "C'est celui-ci qui doit ramener la paix dans ton âme." On eût cru que de la révélation, mais ce fut bien autre chose quand les deux prédicateurs arrivèrent exactement comme elle les avait décrits. Elle obtint la permission d'aller trouver celui que son âme lui avait indiqué, la paix se fit dans son âme et se sembla lui avoir été donnée que pour lui faire goûter par avance les joies du paradis. En effet Notre-Seigneur se plut bientôt à la rappeler à Lui: peu après ses forces s'affaiblirent; elle dut garder le lit. Son agonie se prolongea trois mois et le 30 octobre 1888 elle s'élevait paisiblement dans les bras de sa chère Supérieure qui l'avait entourée de soins si dévoués et si maternels. Elle était âgée de 29 ans étant née le 4 septembre 1859. Anne simple et candide, nous nous plaisons à lui appliquer ces paroles: "Bienheureux les cœurs purs car ils verront Dieu".

30 octobre 1888

Mme Lataille

Thonny.

Elle était née à Ribécourt le 22 juillet 1809 et était fille de Pierre-Grand Lataille et de Louise Boissac.

Mme Lataille ayant perdu sa Mère vers l'âge.

de huit ou neuf ans fut mise en pension à la Visitation le monastère, alors situé au Echou, devint pour la jeune enfant une seconde maison maternelle car bien rarement elle put retourner près de son père. Celui-ci, fort affligé d'avoir perdu la Mère de ses cinq orphelins, avait été forcé de confier ses jeunes enfants à des domestiques afin de vaquer aux soins de son commerce ou à l'administration de ses propriétés. Aussi la petite fille ne put-elle jamais prolonger les quelques apparitions qu'elle fit au foyer paternel pendant une période de sept années. La jeune Paul fit sa première Communion à la Visitation et donna dès lors des signes de ce qu'elle devait être plus tard. Elle n'aimait pas à sortir et avait pour la vie retirée un attrait sensible; c'est dire qu'elle quitta à regret sa chère Visitation lorsqu'eut sonné sa quinzième année.

Revenue à Kiboua

Revenue à sa famille la jeune fille mit à profit les leçons qu'elle avait reçues et s'occupa dès ce moment dans la maison paternelle des soins du ménage, de l'éducation de ses jeunes sœurs et même du magasin lorsque sa présence y était nécessaire. Partout elle fit preuve de bonne volonté et surtout d'une intelligence rare dans le maniement des affaires. Elle devint bientôt indispensable à son père qui se reposait sur elle pour tous les détails d'intérieur et même pour ceux du commerce lorsqu'il était obligé de s'absenter. Paul nous l'avons dit ne paraissait en public que le plus rarement possible; et, lorsque ses occupations lui laissaient quelques instants de loisir, elle portait ses pas vers l'hospice où un attrait divin l'enchaînait au chevet des pauvres malades et lui enseignait à les consoler et à les soulager. C'était son unique récréation. Elle y retrouvait d'ailleurs la bonne Mère Magières à laquelle Madame Lestault l'avait recommandée en mourant et qu'elle se plaisait beaucoup à visiter.

Le divin Maître faisait son œuvre dans cette âme ardente et généreuse; aussi les regards des hommes ne la touchaient point. Et s'il arrivait à quelqu'un de lui adresser une parole élogieuse, elle répliquait avec son gros patron pour en venir au bout. Son dédain de la louange, et s'enfonçant de plus en plus dans sa retraite pour ne se montrer qu'à son Dieu à qui elle se destinait.

Après bien des supplications elle obtint de son père de quitter le monde et, ne pouvant consentir à aller à vivre si près de sa famille et de son père si vaillamment

reux de son départ, elle demanda d'entrer à l'hôpital de Périgueux où elle se fit bien vite remarquer par sa grande activité au soin des malades et aussi par les talents que le bon Dieu lui avait donnés. Elle fit sa profession religieuse avec tout le feu que elle avait toujours montrée. Elle fut envoyée à Maudon puis à Beaumont: partout on trouva dans la jeune religieuse piété, dévouement, intelligence et esprit religieux qui rendaient son âme de plus en plus agréable à Dieu et apte à rendre service à la communauté. Son grand esprit de foi lui fit supporter avec résignation les épreuves qui lui furent envoyées du Ciel. La plus pénible fut de voir sa Communauté presque anéantie au moment où les Religieuses furent forcées de quitter l'hôpital de Périgueux qui était leur maison-mère. La grande ardeur pour la prospérité de la Congrégation lui rendit cette perte bien amère; aussi, tout en pardonnant à ceux qu'elle croyait être les auteurs de ces tristes affaires, ne put-elle jamais fraterniser avec les Religieuses qui prirent la place des filles de Sainte Marthe auprès des chers malades qu'elles étaient forcées d'abandonner.

Il fallut enfin chercher un lieu de refuge et ce fut à St Léon sur l'Isle tout près de Périgueux qu'on fit l'acquisition d'une modeste maison où les pauvres sœurs vivaient aux dépens de leurs familles. Sœur Leatille, de concert avec ses chères Mères Supérieures, comprit qu'à Saint Léon les œuvres ne pouvaient se développer, la localité étant bien peu importante. Monseigneur Georges les engageait avec instance à revenir à Périgueux et Sœur Leatille fut chargée de choisir un local où la Communauté pourrait se réunir...

Les religieuses de la Visitation quittèrent le Léon et le mettaient en vente. C'est sur ce berceau de son enfance que tomba le choix de la bonne Mère pour devenir le centre et le foyer de la Congrégation objet de la fraternelle sollicitude de Monseigneur Georges. Quelques réparations indispensables furent faites et les Sœurs prirent possession de leur nouveau couvent. Sœur Leatille était à tout le regret que la modicité des ressources ne permît pas d'entreprendre d'une façon sérieuse la pauvre œuvre monastique; elle se réjouissait cependant d'avoir tant d'occasions de pratiquer la sainte pauvreté dont elle n'avait jusqu'alors pas fait le vœu. Elle avait eu sa formation religieuse

Le vœu du vénérable évêque était réalisé. Désormais la Congrégation de Saint Marthe eut sa maison Mère où un grand nombre de jeunes personnes venaient se former à la vie religieuse. La vénérable Mère Pichon élue Supérieure Générale était d'une bien mauvaise santé; il lui fallait une sœur très active et très apte à ce genre d'emploi. Mère Leataille fut choisie et montée dans ces fonctions, comme dans toutes celles qui lui avaient été confiées jusqu'alors, le dévouement le plus absolu pour la Congrégation et pour la nouvelle Communauté. Mais les angoisses s'emparent d'elle, à mesure qu'elle avançait en âge, Mère Leataille se trouvait en butte avec une crainte excessive de se tromper; sa conscience timorée lui grossissant les graves devoirs et la responsabilité d'une sœur générale, elle profita de la démission que Mère Pichon donnait de sa charge pour donner elle aussi la sienne.

A partir de ce moment elle ne s'occupa plus que de l'école dont elle était devenue supérieure locale et songea davantage à se préparer à la mort qu'elle redoutait au suprême degré.

Rarement elle se dispensait de quelque exercice de la Communauté: la réception de la sainte eucharistie l'obligeait à une demi-heure de méditation la veille au soir et à une seconde méditation au moins aussi longue avant la sainte Communion. C'est dire quel était son respect pour Notre-Seigneur au très-saint Sacrement.

Quand sa dernière heure approchait, elle vit venir la mort avec calme et sa fin fut douce et paisible comme celle du juste.

Ce fut le 21 février - 1880

Mère Angèle Pochet

Périgieuse - Noviciat

Mademoiselle Marie-Antoinette Pochet née à Périgieuse Dordogne le 12 janvier 1831 est entrée au Noviciat le 10 février 1853, a pris l'habit le 7 novembre 1854 avec le nom de Sœur Marie Angèle et a fait profession le 13 novembre 1857. Au mois de juin 1878 elle a été nommée Supérieure générale. Elle est décédée à Périgieuse le 5 mars 1880.

Voir sa notice page

Tom III

Mère Victoire de Malbec.

La Madeleine.

Victoire de Malbec, en religion. Mère Victoire vint au monde le 2 mai 1812 à Leveysnie, commune de Chemont de Brévaugard. Ses dignes parents, plus héritiers de l'antique et vraie foi de leurs pères que de leurs biens et de leurs titres perdus à la grande révolution, élevèrent leurs enfants dans la crainte de Dieu et la soumission à leur volonté.

L'amour du travail, de l'ordre et de l'économie firent bientôt régner dans la maison une confortable aisance. Les fils reçurent une instruction solide; mais les filles, comme il était d'usage à cette époque reçurent une très bonne éducation, mais peu de science: lire, écrire, compter, tenir la quenouille ou le fuseau et vaquer aux soins du ménage fut à peu près tout ce qu'on leur enseigna. La petite Victoire apprît cependant de bonne heure et très vite l'aveugle et le nouveau testament et de nombreuses prières; sous ce rapport sa mémoire était merveilleusement cultivée. C'était sa sœur aînée, Mère Eulalie, (qui a édifié la Communauté du Bourg) qui était son institutrice. Néanmoins parfois à en juger par les reproches qu'elle lui fit à l'occasion de sa première Communion pour avoir endormi une poularde lui mettant la tête sous l'aile. La petite fille n'avait alors que neuf ans.

Une sœur délicate, et paresseuse par nature, Victoire soutint avec sa mère, travaillait fort peu - ce qui était un changement pour sa sœur d'un caractère tout différent.

Notre jeune fille atteignit ainsi ses dix-huit ans. Mais il n'était pas extraordinaire qu'on allât en pension à cet âge. La fortune des messieurs de Malbec s'était augmentée, ils se décidèrent à éloigner d'eux pour un temps leur fille cadette. Mademoiselle Victoire profita beaucoup à la Communauté du Bourg de la Madeleine - qui était alors la seule ayant un Pensionnat à Bergerac. Elle y demeura peu, assez cependant pour goûter la prière des bonnes sœurs dont le souvenir aida l'instruction divine qui l'attira dans cette sainte demeure. Mais avant d'entrer au couvent notre jeune fille devait passer quelque temps dans le monde - qui elle ne détestait pas du reste et dans lequel elle aurait facilement ^{pu} trouver des vestes

que les Religieuses y avaient implantées. Elle eût volontiers cédé à la vanité et au désir de plaire. Dans les relations de famille ou de voisinage elle laissa son cœur se prendre à une affection trop naturelle qui l'aurait finie dans le monde si ses parents ne l'avaient pas désapprouvée. Victoire ne pouvant les fléchir chercha la pain dans la prière et finit toutes ses affections en Dieu. Le divin Sauveur qui voulait à Lui ce cœur ardent, cette âme pure ne permit cet incident que pour rendre la jeune fille plus prudente, plus forte, plus capable enfin de diriger la jeunesse dans les sentiers de la vertu.

Quelques années se passèrent encore sous le toit paternel. La jeune fille s'occupait activement du ménage, elle avait à faire le catéchisme aux enfants de la campagne, elle ne dédaignait pas les détails du jardinage, elle priait beaucoup. Le matin, on la voyait descendre le coteau, gravir les tertres, faire au moins une heure de marche pénible dans des sentiers ou chemins impraticables pour aller entendre la sainte Messe à l'église paroissiale. Peu à peu sollicitée par la grâce, éclairée et fortifiée par les avis d'un sage directeur, elle se détermina à rejoindre dans la Communauté du faubourg de la Madeleine, sa sœur Eudalie qui y professait la vie religieuse depuis plusieurs années.

Ses parents, pleins de foi et de générosité, firent sans faiblesse le sacrifice déchirant de leur fille bien-aimée et la conduisirent eux-mêmes en l'asile bien qui avait fini son choix. Les Supérieures, les maîtresses des novices, les religieuses, qui la connaissaient déjà et qui appréciaient ses qualités, l'accueillirent avec bonheur. Malgré son ardent désir de se consacrer à Dieu, les premières jours du Noviciat furent pénibles. Habituee au grand air, au va et vient d'une maison bruyante, elle se faisait difficilement aux usages claustraux de la vie de Communauté. Néanmoins son désir d'être religieuse l'emporta toujours sur les difficultés qui se présentaient. La prise d'habit fut un jour de bonheur et la ferveur de son noviciat fit aisément comprendre quelle future, quelle excellente religieuse serait sœur Victoire.

Nous ne parlerons pas du jour bien de sa consécration, nous savons ce qu'il est à une âme qui se donne tout entière à son Dieu qui devient son époux.

Elle eut, comme sa sœur, la bonne fortune d'avoir comme prédicateur le jeune et pieux Abbé Mercœur parent et ami de sa famille. Cet orateur aussi distingué qu'éloquent s'enfonça jusqu'au fond de l'âme son amour-propre au sacrifice en représentant l'immolation de la victime et le sacrifice.

des parents qu'il consolait ensuite en leur rappelant les divines promesses qu'il avait faites. S. A. à ceux qui quittaient tout pour le suivre. Après sa profession. Sœur Victoire fut employée à la classe; à cette époque on enseignait comme on avait, ce qui n'empêchait pas de faire de bonnes élèves souvent plus instruites qu'on ne l'était soi-même. Il en était ainsi pour Sœur Victoire, dont l'esprit n'avait jamais pu se fixer à aucune méthode; mais qui possédait le don de la parole; aussi disait-on autour d'elle qu'elle était née moraliste et prédicatrice. À vingt-quatre ans, pendant une mission, Sœur Victoire d'après les conseils du missionnaire et avec l'autorisation de sa Supérieure réunissait les jeunes gens de la paroisse pour les catéchiser, afin qu'ils comprissent mieux ensuite les sermons du pasteur. Tous l'écoutaient comme un oracle parce que tout parlait en elle, et que de plus, elle parlait leur langue. Elle leur fit un bien réel. Il reste encore au Bourg de la Madeleine de ces jeunes gens ainsi catéchisés par elle et qui depuis pratiquent ostensiblement leurs devoirs de chrétiens. Un d'entre eux disait, il y a peu de temps: "Ah! que Mère Victoire prêchait bien! C'était bonheur de l'entendre; elle aurait pu monter en chaire elle-même, elle se faisait comprendre. Rien ne l'embarrassait!..." Ce n'était point cependant qu'elle fût plus instruite qu'un autre, non, mais elle savait parler du Dieu qu'elle aimait, elle avait la science du salut.

Si Sœur Victoire était éloquent près des jeunes gens, elle ne l'était pas moins près des jeunes filles qu'elle réunissait chaque dimanche et quelquefois sur la semaine. Combien ont été préservées par ses prières et ses sages conseils du danger de faire fausse route. Combien lui doivent d'être aujourd'hui en Paradis! Lea Bonne et Yvonne Mère Laville étant morte, la maison Mère élut à sa place Sœur Victoire. Le choix était judicieux et chacun s'inclina respectueusement devant la nouvelle Supérieure dont l'extérieur digne et froid inspirait plutôt la crainte que la confiance ce qui rendait parfois le commerce avec elle un peu pénible; mais si au premier abord elle refusait d'accéder à une demande qui lui était faite, il était rare qu'à la réflexion, elle ne se rendât pas une permission juste et nécessaire. Elle joignait à cette rigueur de caractère un fond craintif, une conscience timorée qui lui inspirait une prudence habituellement exagérée et fatigante pour son entourage. Peu versée dans l'administration d'une maison Mère Victoire

était continuellement préoccupée de l'état de ses finances craignant toujours que les dépenses ne vinssent à excéder les recettes.

Au reste l'estime de la L^{te} à son égard la laissait libre d'organiser tout à sa guise; elle s'en abusait pas et si quelquefois il sembla qu'elle agissait trop d'après elle-même on reconnut que c'était toujours dans l'intérêt d'un plus grand bien.

Pendant quelque temps, par suite sans doute de l'anxiété qui la dominait, une tristesse, une malaise général se fit sentir; les récréations étaient sombres; elle y faisait souvent la morale; ainsi les Sœurs priaient-elles d'un commun accord la prière de prieresses la Supérieure Générale. Monseigneur passant à Bergues donna quelques conseils à M^{re} Victoire qui changea immédiatement. Avec son intelligence et sa vertu elle comprit vite qu'il valait mieux se faire aimer que craindre.

Elle voyait avec bonheur l'affection des élèves pour les autres maîtresses; elle était la première à les tourner vers elles, à les exciter à leur donner leur confiance. Du reste elle laissait les diverses maîtresses des classes chacune libre dans son emploi, attentive néanmoins à ce que tout fût dans la règle et le bon ordre. Notre bonne M^{re} Victoire possédait à un haut degré la qualité si précieuse de la discrétion, jamais une parole, un geste, un regard qui pût, même de loin faire soupçonner quoi que ce soit. De cette vertu découlait cette sage retenue qui l'empêchait de faire aucune question curieuse.

La charité était la vertu de choix de M^{re} Victoire et le trait distinctif de ce grand caractère avec la pénétration d'esprit qu'elle apportait dans l'éducation de la jeunesse.

Si l'on souffrait parfois encore de son enveloppe de glace on ne pouvait s'empêcher de voir que ce n'était là qu'un reste de cette fièvre nature travaillée par la foi et la charité ou une des divines espérances.

Non peu janséniste par éducation, M^{re} Victoire ne portait pas les enfants à la Communion fréquente; mais en revanche elle les portait à s'approcher dignement du Saint Sacrement et à être dans le monde de solides chrétiens. M^{re} Victoire aimait beaucoup les fleurs, elle les faisait cultiver avec goût; elle-même s'en occupait souvent. Son jardin était son lieu de délassement. On la voyait le matin de très bonne heure aller et venir par les allées; c'était, disait-elle, la meilleure manière de préparer la méditation.

L'amour des pauvres tenait une grande place dans son

cœur; non-seulement elle leur donnait du pain ou quelques pièces de monnaie; mais elle leur fournissait des vêtements de toute sorte. Quand elle découvrait quelque'une de ces familles au foyer desquelles la misère s'est assise, elle les prenait sous sa protection; on pouvait être sûr dès lors que rien ne lui manquerait plus. Son organe le corps sa charité avait pour but d'atteindre les âmes, elle employait à cette fin tous les moyens possibles, déployant le zèle le plus intelligent et le plus actif pour les ramener à Dieu par l'accomplissement de leurs devoirs.

Elle eut le talent d'arracher des mains d'une brutale et odieuse marâtre un pauvre enfant de douze ans qui n'avait pas reçu le baptême. Cet infortuné lui dut le bonheur du ciel dont il alla jouir peu de jours après sa régénération spirituelle. La régularité de Mère Victoire aux exercices de la Communauté était de tous les instants; un travail pressant, une fatigue, une occupation quelconque ne l'empêchant pas de se rendre exactement où l'appelait la règle; elle n'admettait pas, pour elle seulement ces prétendus empêchements, qui la plus part du temps ne sont dictés que par la négligence et l'amour-propre.

Notre bonne Mère avait un attrait particulier pour la prière vocale; même dans ses plus grandes fatigues, elle ne laissait passer aucun jour sans faire le chemin de la Croix, sans réciter le Rosaire et un grand nombre d'autres prières qui elle s'était fixées. La nuit venue, elle charmaient ses longues veilles en récitant force prières et oraisons jaculatoires pour les âmes du purgatoire.

Étant finit en ce monde et la sainte carrière de Mère Victoire touchait à sa fin; on la voyait baisser sensiblement; ses idées étaient moins lucides, elle s'impressionnait de tout, elle n'avait plus la force de soutenir ses convictions même devant la calomnie. Cet état était sans doute l'avant-coureur de la triste catastrophe qui devait nous la ravir.

Appelée à Périgueux pour l'enterrement de notre vénérable et regrettée Mère Angèle le 1^{er} mars elle eut froid et prit une angine de poitrine qui nous donna tout de suite de sérieuses inquiétudes. Cependant le médecin appelé en toute hâte conjura le mal. Dès le lendemain elle parut beaucoup mieux, on le crut diminué et toute la Communauté fut dans la joie. Mais cette illusion fut de peu de durée. Toute la matinée Mère Victoire causa avec nous, nous donnant ses derniers conseils sur la charité, nous laissant à toutes un bon souvenir. Vers une heure un

de ses vœux perdue vint la voir; comme il s'entretenait avec elle il s'aperçut que son regard changeait d'expression et que sa bouche se détournait, c'était une attaque. Aussitôt l'infirmière qui ne la quittait pas appela toutes les sœurs. Monsieur le Curé de Saint Jacques était dans la maison il accourut ainsi que Monsieur le Curé de la Madeleine. Chacun d'eux lui adressa quelques paroles, la Sainte absolution lui fut donnée. Jusqu'au lendemain notre chère malade garda sa connaissance et articula quelques paroles. Elle s'efforçait de faire le signe de la Croix et d'articuler quelques paroles de se tenir unie à son Dieu. Elle eut encore un souvenir pour deux petites orphelines, ses nièces qui lui étaient très chères; elle les recommanda aux sœurs; on voyait qu'elle avait à cœur de mettre ordre à tout avant de quitter cette maison où elle avait fait tant de bien et où son souvenir vivra longtemps.

La Supérieure de l'hôpital des vieillards lui ayant demandé de montrer sa langue, Mère Victoire, qui ne manquait pas de franchise dans ses réparties, répondit péniblement: «M. pour ça je n'ai jamais eu mauvaise langue!» Elle disait vrai, cette bonne Mère car elle nous a toujours profondément édifiées dans toutes ses paroles. Heureuses, mille fois heureuses celles qui peuvent à l'heure de la mort se rendre un semblable témoignage!

Peu à peu, malgré les prières et les larmes des sœurs réunies autour du lit de la chère mourante, notre bonne Mère entra dans une agonie qui fut longue et pénible. Ce fut le 14 mars 1886 qu'elle nous fut ravie, vingt jours seulement après notre vénérée Mère Angèle.

Les élèves, qui se trouvaient alors en petites vacances venaient le soir même de sa mort; toutes voulaient la revoir. Elles l'aimaient tant et en étaient aussi tant aimées!...

La mort fut un deuil non seulement pour sa chère Communauté du faubourg de la Madeleine, mais aussi pour la Congrégation tout entière, pour sa famille, pour la paroisse qu'elle édifiait depuis longtemps, pour les vieillards qu'elle savait réconforter et apaiser, pour les pauvres surtout qui perdaient une bienfaitrice et une mère!

La chapelle de la Communauté étant fort petite il fut décidé que l'enterrement se ferait à l'église afin que personne ne fût privé de la satisfaction de rendre à notre bonne et vénérée Mère Victoire un dernier témoignage d'amour et de vénération. Du haut de la chaire Monsieur le Curé voulut payer à la défunte un juste tribut de louanges et

de regrets devant un auditoire en proie à une émotion profonde.
 Bien que la saison fût encore si peu avancée on put en-
 tourer de fleurs son cercueil et le char funèbre; Dieu le permit
 sans doute en retour de la foi qui faisait lire à notre Mère
 la puissance et la bonté divines en ces charmantes créatures,
 en retour du soir qu'elle prenait de ses cultures pour lui.
 Le 14 mars 1886

Deux L. de Beaurepaire

Chopin.

Bienheureuse cense qui sont douce, car ils posséderont la terre.
 Elisabeth de Beaurepaire était issue d'une noble famille
 exilée et privée de ses biens par la tourmente révolution-
 naire. Lorsque le calme fut rétabli, un rejeton de
 l'antique lignée vint demander le bonheur au sol de
 sa patrie et se crêa un foyer dans les environs de
 Meaux - sur - Belle. Ce fut là que naquit notre
 Elisabeth.

Malheureusement pour la pauvre petite, la santé de
 son père avait été profondément atteinte par les vicissi-
 tudes d'un long exil. Déjà la mort venait et tous ses
 efforts n'avaient abouti encore qu'à sauver du naufrage
 quelques misérables épaves de l'opulence de ses ancêtres.
 Pour comble d'infortune Madame de Beaurepaire
 n'aimait pas sa fille. Dans ces douloureuses circons-
 tances le mourant appela à lui un de ses vœux et
 lui confia la pauvre petite orpheline. Cette pieuse dame
 accepta le legs et, lorsqu'elle eut fermé les yeux à
 son frère elle amena Elisabeth se promettant de l'é-
 lever comme sa propre fille. A ce foyer inconnu
 devenu le sien, l'enfant commençait à se développer
 et à faire rayonner la joie lorsque la mort vint de
 nouveau lui ravir le seul cœur qui battait pour
 elle ici-bas. Elisabeth, qui comptait alors une dizaine
 d'années, fut profondément bouleversée par ce terrible
 événement. Mais tandis qu'elle pleurait auprès du
 lit de mort de sa Mère adoptive avec cet éton-
 nement douloureux qui déchire les jeunes cœurs lassés

de leurs premières rencontres avec la souffrance, la pauvre petite se sentit presser dans les bras d'une autre tante qui, avec de douces et caressantes paroles, lui faisait entendre que tout n'était pas perdu pour elle ici-bas. En effet, Elisabeth trouva une excellente Mère dans la sœur cadette de Monsieur de Beaurepaire. Madame Jaumet s'attacha profondément à l'enfant qui une si longue suite de malheurs avait faite siienne. Elle l'éleva avec le plus grand soin, la formant à tous les détails d'intérieur dans lesquels une maîtresse de maison doit exceller. Du reste jamais nature ne fut plus mallable que celle de notre petite fille. Simple et candide, elle ignora si bien le mal qu'elle ne le soupçonna jamais. Sa docilité constante décelait la plus profonde humilité tandis que son amiable douceur trahissait une bonté esquise. Dans la pratique journalière de ces vertus charmantes, Elisabeth transforma en une grande, belle et gracieuse jeune fille. Mais elle ignora toujours ses charmes et ne les rehaussa jamais que de simplicité et de modestie. Déjà d'ailleurs son cœur appartenait à Dieu. Le jour des vierges aimait cette âme pure. Et l'appelait à Lui, il lui ouvrait les bras, il la caressait avec les petits enfants car « le royaume des Cieux est à eux qui leur ressemblent ». Et, fidèle à la règle, la généreuse fille s'attachait à l'affection de sa Mère adoptive pour se vouer au service des pauvres à l'hôpital de Périgueux. Elle y entra le 12 février 1825 et y fit profession le 28 février 1828.

Les dix premières années de sa vie religieuse s'écoulèrent en partie à Périgueux en partie à Mussidan. En 1838 elle fit même un court séjour à Montpon. Partout la jeune Sœur édifia profondément ses compagnes. Il semblait qu'elle fût une religieuse tant la piété, la simplicité, l'obéissance, la charité surtout lui étaient habituelles et lui semblaient aisées. Les vertus essentielles à l'esprit religieux débordaient avec surabondance de la bonté de son cœur. Cette bonté lui fit toujours allier la prudence du serpent à la simplicité de la colombe et la délicatesse ^{de son caractère} ~~supérieure~~ si bien chez Sœur de Beaurepaire au développement intellectuel, qu'avec le tact le plus exquis elle évita toujours ce qui pouvait peiner, affliger ou contrister les autres tandis qu'elle était ingénieuse à leur procurer tout ce qui pouvait leur être agréable et utile. Ces qualités si précieuses jointes à la plus douce

douceur la rendaient l'idole de la communauté et de la population du Bugue où elle exerça les fonctions de Supérieure de 1859 à 1874. Elles embellirent et charmèrent aussi pendant 32 ans la Communauté du Lacin où Sœur de Beaurepaire était venue en déposant le fardeau de la Supériorité et où elle demeura jusqu'à sa mort arrivée le 2 juin 1885.

Les vénérables Sœurs qui lui ont survécu ne ont pas assez d'éloges pour ses vertus, pour sa douce bonté, pour cette charité inaltérable qui a fait de son humble cassine un admirable modèle de vie religieuse.

2 juin 1885.

Sœur Agathe de Gisson.

Eymet.

Louise de Gisson naquit en 1807 de parents recommandables aux environs de Montpazier. Sa pieuse Mère se chargea de son éducation et c'est sous le toit paternel qu'elle puisa cette vertu de forte tige qui devait donner du nerf à toutes ses actions. A l'âge de douze ans, ayant entendu parler de la vénérable Mère de Mourobert, Louise demanda à ses parents de la mettre en pension dans la Communauté de cette sainte religieuse ce qui lui fut accordé. Là elle se fit remarquer par une piété aimable et par la gaieté et la franchise de son caractère. A quinze ans elle déclara à sa famille son désir de ne plus quitter la maison de St. Marthe sentant depuis longtemps s'accroître en elle le désir de se consacrer à Dieu. Ses parents alléguèrent l'extrême jeunesse de Louise pour lui refuser leur consentement. Elle fut donc obligée d'attendre, mais six mois plus tard le père et la Mère, vaincus par la tendre piété de leur fille, se rendaient à ses instances.

Louise entrée au noviciat d'Eymet se fit remarquer par la rectitude de son jugement et par son obéissance. Elle fut jugée digne à l'âge de seize ans d'être admise à la prise d'habit, le 15 mars 1823. La nouvelle novice, connue sous le nom de Sœur Agathe

s'attacha à acquiescer toutes les vertus religieuses et elle y parvint. Le 14 juillet 1824 fut le jour de sa profession. A 17 ans elle promit ses vœux de religion qui la rendirent si heureuse et si saintement fière. De si beaux commencements présageaient une abondante moisson de mérites. Dieu sait si notre chère Sœur Agathe a été vraiment sa sainte épouse par son entier abandon à la très sainte volonté, et par son amour pour Dieu et le prochain dont elle se plaisait à soigner l'âme et le corps.

Nommée Supérieure à vingt-quatre ans, elle eut s'attirer l'estime et la confiance de tous. Née à Eximiet par suite de la cession de Léovigne à une autre Communauté, elle idola constamment ses vœux par sa patience et son humilité. Étant de vertus devant avoir enfin leur récompense, le fruit était mûr : le divin Jardinier allait le cueillir, sa douce mort arrivée sans maladie, mais à la suite d'une légère indisposition nous laisse la douce confiance que notre chère Sœur Agathe est allée rejoindre là-haut notre vénérée et si regrettée Mère Angèle.

24 juin 1886.

Sœur Anne Converse
Mompazier

Notre bonne Sœur Anne était née à Peyrelvad, paroisse de Pauveterre (Agenais) de parents peu fortunés mais très respectables. Elle passa sa jeunesse chez une tante à Villafanch de Belvès, Dordogne. Ce fut là qu'elle apprit la profession de couturière dans laquelle une merveilleuse adresse la rendit bientôt fort habile. Comme elle était en même temps fort assidue au travail et très consciencieuse elle eut bientôt gagné la confiance des personnes de la ville et de toutes les dames du pays. La jeune fille était douée d'ailleurs de qualités attrayantes qui la firent rechercher en mariage. Déjà elle avait fixé son choix, les bans avaient été publiés, le contrat était déjà signé et toute sérieuse elle s'était retirée en un jardin réfléchissant à son avenir lorsque tout à coup une voix intérieure lui parla fortement d'amour de Dieu, de dévouement et de sacrifice tandis qu'il lui semblait être

soulevée par les cheveux. Aussitôt se levant : « Vous en avez dit, s'écria-t-elle, plus de mariage; je veux être religieuse, je vais parler à Monsieur le Curé, je partirai demain pour Meung-sur-Aube; si l'on me veut dans ce couvent je n'en sortirai plus jamais !... »

Ainsi fut fait. On juge de la douleur de la pauvre tante lorsque au matin de ce départ si inattendu elle ne trouva plus sa nièce. Elle l'avait aimée comme une vraie mère et la jeune fille avait toujours été si tendre, si aimante si filialement reconnaissante et dévouée !...

Ne pouvant prendre son parti de cette disposition soudaine et de ce complet renversement de ses rêves les plus chers, la pauvre femme arriva bientôt au Couvent; ce fut alors que notre bonne Sœur Anne eut à souffrir quels débats! quelles luttas! On ne saurait dire laquelle des deux était la plus malheureuse! Les vœux déchirés et brisés, notre jeune aspirante se montra forte, généreuse, invincible, digne en un mot de devenir l'épouse de Jésus crucifié.

Après les épreuves ordinaires du noviciat, Mère Verdier fit prendre l'habit à notre chère Sœur le 2 septembre 1838 et un an après elle l'admit à la profession. Mère Verdier était glorieuse de ce sujet; elle ne faisait pas un voyage sans l'amener avec elle. Sœur Anne était sa compagne inséparable et gagnait à ce choix un grand nombre d'humiliations. « Que vous êtes orgueilleuse, ma pauvre fille ! » lui disait souvent Mère Verdier pour l'éprouver. Et Sœur Anne alors avec un sourire répondait simplement : « Vous avez bien raison, ma Mère, ce pauvre orgueil ! j'en suis remplie ! »

Cependant cette chère Sœur était très humble.

Tous les ouvrages qui sortaient de ses mains étaient perfectionnés quelque difficile qu'en ait pu être l'exécution. Cependant, malgré son adresse Sœur Anne était un peu lente. Aussi pour tout complaire Mère Verdier ne manquait jamais de lui dire « Que vous êtes donc saine, ma pauvre fille !... Enfin est-il fini cet ouvrage ?... » Et notre chère Sœur s'en allait souriante comme si on lui eût donné des éloges. Au reste elle était habile à profiter de toutes les occasions pour accroître sa vertu. Jamais on

ne l'a surprise de mauvaise humeur. Sa physionomie était toujours sereine; elle prévenait les soucis que l'avancée contraindre et elle savait donner à l'occasion le conseil d'agir de même. Douée d'un esprit conciliant elle avait le talent de ressourcer le moral d'une âme abattue en lui faisant apprécier le mérite de la souffrance.

La souffrance humiliante fut le partage de cette sainte fille. Une chance horrible lui défigura et lui rongea le visage. Pendant sept ans que dura son long martyre, mais surtout pendant les trois dernières années, elle fut constamment un modèle d'édification; elle souffrait sans jamais se plaindre. Quelle force ne lui fallait-il pas pour accepter une pareille croix!... Mais la sainte Communion qu'elle faisait fréquemment la rendait presque invulnérable. Elle s'est sentie dévorée toute vivante par son horrible mal et ne savait que dire en souriant: « Je bois mon calice goutte à goutte! » Elle souffrait humblement: « Ceci n'est rien, disait-elle, pour gagner le ciel cette patrie céleste; l'éternité ne sera pas assez longue pour remercier le bon Dieu de tant de grâces qu'il m'a accordées. » Elle oubliait ses propres souffrances pour penser à celles des autres disant: « Une telle sœur a une épine il faut l'encourager. Et notre pauvre Mère Emmanuel comment va-t-elle? Elle souffre beaucoup. Et tant qu'elle peut se traîner elle allait voir la mère tous les jours lui disant que le bon Dieu veillait sur la Communauté et qu'il lui accorderait bien des grâces pour la diriger. Elle aurait voulu faire du bien à tout le monde.

En un mot sœur Anne possédait une intelligence rare, un jugement parfait avec toutes les qualités aimables, toutes les vertus d'une excellente religieuse. C'était une âme d'élite capable des plus grands sacrifices. Aussi mérita-t-elle en 1884 d'ajouter à son vœu de chasteté les vœux de pauvreté et d'obéissance entre les mains du Sr. P. Moiquel à la fin de la retraite qu'il prêcha à la Communauté. Comme elle en était heureuse et fière!

Mais il vint un moment où la victime plus crucifiée ne quitta plus son lit de douleur, en proie à de cruelles tortures, souffrant vivante encore la corruption du tombeau, privé pendant plusieurs mois de la consolation suprême de la sainte Communion qu'elle ne pouvait plus recevoir, mais tellement unie à l'adorable volonté du divin Maître que son âme s'exhalait encore en reconnaissance pour les bienfaits reçus de son divin Coeur. C'est en cet état qu'elle fut souvent visitée par Monsieur le Doyen de Neompazier qui s'édifiait

chaque jour davantage à la vue de ce spectacle digne du regard des anges et une fois par notre Mère Générale qui, en sortant de cette cellule infectée suffoquait de crainte à la pensée des desseins de Dieu sur les âmes et pleurait d'admiration à la vue d'un exemple si consolant de si héroïque vertu.

Le fruit mûrissait aux rayons du soleil de justice, et le moment arrivait où le céleste époux allait le cueillir. En effet le 28 octobre 1886, notre chère Sœur, munie du dernier sacrement, rendit sa belle âme à Dieu tenant en main le croix rosarié.

28 octobre 1886

Sœur Joséphine Perques.

Converse

Montparnasse.

Notre chère Sœur Joséphine était née à Bevauges commune de Moyseyre, Leot, de parents très honnêtes et fort religieux. Ils jouissaient d'une certaine aisance avant la peste de leurs vignerons. Leur fille Julie était ouvrière depuis un an à peine et déjà sa clientèle augmentait chaque jour avec l'affection et l'estime de toute la contrée. Depuis longtemps elle éprouvait le désir de se consacrer à Dieu dans une maison religieuse mais elle ne savait à qui s'adresser pour la réalisation de son pieux desir.

Un jour elle travaillait chez une femme qui était la sœur de notre chère Sœur Anne. On faisait le trousseau de la petite fille que sa Mère devait conduire le lendemain même au Pensionnat de Montparnasse. Tout en causant la jeune couturière finit par exprimer son desir à sa bonne voisine et la pria de vouloir bien parler d'elle à la Supérieure de la Communauté de Montparnasse et de s'informar si on ne voudrait pas la recevoir comme sœur converse. Cette proposition fut acceptée d'autant plus volontiers que la Communauté en avait un plus grand besoin. Cette bonne Julie fut mandée et elle fit son entrée à la Communauté le 1^{er} septembre 1881. Dès ce moment elle se fit remarquer par une très grande simplicité et une prompt obéissance. A mesure qu'on l'instruisait

de la vie religieuse elle faisait paraître son contentement et son bonheur. Parfois nous lui disions: « Riez, riez jeune - je suis folle de joie, vous disait-elle, ah! si je pouvais prendre ici l'habit religieux! » Mes chers Mère, disait-elle à Mère Emmanuel, demandez-le à Monseigneur et à la bonne Mère Angèle, ils ne vous le refuseront pas je vous l'assure. Cette faveur lui fut accordée en effet et le jour de saint Joseph elle revêtit le saint habit. On lui donna le nom de Sœur Josephine qu'elle a toujours gardé. Cependant il convenait que cette âme de purification passât par le noviciat de la maison Mère. Elle y entra le 18 août 1884 et au bout d'un an de probation elle y fit ses premiers vœux le 29 septembre 1885.

A Périgueux comme à Montpazier, où elle retrouva après sa profession, sa ferveur alla toujours en croissant; elle était avide de la sainte Communion et aurait voulu y participer aussi souvent que les autres professes. D'une complaisance admirable, elle rendait service à chacune des Sœurs indistinctement. Notre bonne petite Sœur jouissait d'une santé qui donnait une grande confiance pour l'avenir, malheureusement cet espoir fut déçu. A peine rentrée à notre communauté de Montpazier, Sœur Josephine fut prise d'une toux d'irritation qui la fatiguait beaucoup et que rien ne pouvait calmer. A cette souffrance physique, qui bientôt devint extrême, se joignirent des peines morales qu'elle n'eut pas le courage de dominer. Espérant trouver à ses désolations une diversion salutaire dans un voyage, elle demanda à Mère Emmanuel la permission de passer quelques jours au sein de sa chère famille. « Si je puis, disait-elle, flâner un peu la fleur de la bruyère à l'ombre de nos châtaigniers, j'en serai bientôt rétablie! » C'était là que la mort l'attendait. Le lendemain de son arrivée à Secourge, elle fut prise d'une hémorragie si terrible qu'elle devint inanimée. La maison mère et la Communauté de Montpazier essayèrent en vain de la ramener sous leurs toits. Il fut impossible à la chère malade d'entreprendre un voyage. Résignée à la sainte volonté de son épouse, elle mourut le 29 mars 1886 munie de tous les sacrements après avoir édifié tous les membres de sa famille par sa patience et sa résignation, témoignant un grand regret de ne pouvoir mourir dans son cher couvent de Montpazier. Les prières ferventes de ses sœurs qui l'ont tant regrettée, ainsi que les vertus qu'elles lui ont vu pratiquer nous donnent la confiance que le ciel s'est ouvert pour notre chère Sœur.

29 mars 1886.

S^r M. Anastasie Lamerey

Noviciat

Marie Lamerey (Sœur Marie Anastasie) est née à Montpezat d'une chrétienne et honorable famille le 22 octobre 1857. D'un caractère sérieux et réfléchi, elle eut, dès ses plus jeunes années, gardée la réserve et la modestie d'une jeune fille vertueuse au milieu des dangers auxquels l'exposait la situation de sa famille qui gérait un restaurant. Son père ayant été atteint de longue durée à l'affection des reins, Marie fut dès lors le bras droit de sa Mère et le guide dévoué de ses frères et sœurs. Elle avait puisé l'honneur du bien dans les exemples et les leçons de sages matrones, à l'école de Montpezat dirigée par nos Sœurs. Plus tard elle entendit la voix de Dieu qui sollicitait sa jeune âme à une vocation sacrée et, docile à l'appel divin, elle entra dans notre cher Convent le 30 septembre 1877. Elle n'eut de ses sœurs l'y ayant précédé de quelques années déjà; et tandis que celle-ci poursuivait ses premiers cours le 8 octobre 1878, à côté d'elle Marie venait de recevoir le saint bapême et de recevoir le nom de Sœur Marie Anastasie. Après d'une année après, le 21 juin 1879, la jeune novice s'attacha définitivement à Jésus.

Ce passage rapide à travers les étapes de la vie religieuse laisse deviner comment la jeune fille eut sa pleine mesure exigence de ses nombreuses devoirs et subit les épreuves du postulat et du Noviciat. Elle eut fait des premières semaines de son séjour, l'appréhension de la trompe chirurgicale de son âme et de la solidité de sa vocation. Elle eut fait la mort subite d'un de ses frères et eut vu chaque jour les circonstances particulièrement douloureuses qui avaient entraîné sa mort; et, tandis que sa Sœur Euphrasie demeurait atterrée, Marie, après une demi-heure passée devant le saint Sacrement, retrouva tout son calme et reprit ses études et les exercices de son Noviciat.

Je me souviens avoir admiré, en plusieurs rencontres privées, cette possession d'elle-même, fruit de l'union habituelle de son âme avec Dieu et peut-être aussi un peu conséquence d'une nature froide qui inspirait le respect à force de dignité. Cette froideur que plusieurs prenaient pour de la fermeté, n'exclut pas les qualités du cœur: Sœur Anastasie était aussi très bonne. Elle possédait au plus haut degré les talents d'une excellente maîtresse de maison, s'occupant à tout, préservant à l'ordre et à l'économie autant qu'au bien-être de ceux qui

l'entouraient. Son œil vigilant surveillait toutes choses, et son esprit judicieux savait les apprécier pour tout régler selon le devoir. Elle utilisa ces qualités maîtresses à Mearville de 1859 à 1863, à Tauxanis de 1863 à 1869, à Mearville encore, et cette fois comme Supérieure, de 1869 à 1886. Partout elle a laissé des souvenirs que nous devions toutes ambitionner de transmettre à nos jeunes Sœurs et qui se résument ainsi : Sœur Anastasie Leauvescy était la règle vivante.

La gravité de son visage et de son maintien durant la prière était profondément édifiante et laissait deviner la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa piété.

Une maladie incurable et terrible attrista ses dernières années. Elle dut quitter le poste de Douvres qui lui avait été confié depuis quelques années seulement pour retourner à la maison-mère le repos, les soins et les consolations nécessaires à son corps et à son âme. Elle y souffrit horriblement des mois de décembre 1885 au 6 décembre 1886. Durant ce long passage, Sœur Anastasie s'excitait sans cesse à la résignation, à l'humilité, à la patience, acceptant ses affreuses douleurs comme une expiation pour ses fautes (qu'elle avait déjà rachetées cependant à force de dévouement et de bonté). Jamais il ne lui échappait un murmure, jamais on ne surprit une plainte, elle priait, elle - même la prière large, vive, profonde qui allait toujours s'aggravant; elle constatait ses progrès; elle voyait venir la mort et l'attendait debout. Il lui fallut s'abriter le 3 décembre, mais jusqu'au dernier soupir elle conserva son calme et son courage viril qui avait toujours été le trait distinctif de son caractère. Elle termina sa vie par un sacrifice héroïque : sa Sœur Euphrasie était à Tauxanis, il lui eût été doux de la revoir une dernière fois, de lui donner rendez-vous pour l'éternité, d'expirer entre ses bras. Elle pria nos Mères de lui transmettre ses adieux, mais de ne point l'appeler à Périgueux avant la consommation du sacrifice. Ainsi généreuse, forte, tranquille jusqu'au dernier souffle de l'agonie, elle expira doucement le 6 décembre 1886 aux premières lueurs de l'aurore. Nous espérons que sa sainte patronne, notre Mère Thérèse, lui aura ouvert les portes de l'éternité bienheureuse au jour de sa fête de quinquagésime le dimanche 8 décembre 1886.

Le 6 décembre 1886.

S^r Aquila Lacombe Montpon-Dors.

Marie Lacombe était fille de Pierre Lacombe et de Marie Bourgeat.

La modestie, la candeur, le dévouement, la piété germèrent de bonne heure
 en son âme et lui attirèrent l'estime et l'affection des habitants de St
 Alvière où elle était née le 27 juillet 1874. Dès qu'elle fut en âge de
 gagner sa vie, Marie fut louée chez les Sœurs de Saint Martin, à
 Cahuzac. Il y a entre les âmes pures je ne sais quelle affinité mystérieuse
 que les fait se deviner, se reconnaître et s'aimer. Il en fut ainsi entre
 l'humble petite domestique et sa jeune Supérieure Sœur Etais Egies.
 La simplicité, la droiture, la fermeté douce et bonne de cette chère
 Sœur, sa piété si solide et si vraie plongeaient Marie dans
 l'admiration la plus profonde; elle portait une sainte envie au
 dévouement sublime qui consumait cette belle existence. Souvent
 la pauvre enfant pleurait car ces élans vers la vie parfaite, vers
 l'union divine il fallait hélas! les repousser, un insurmontable obstacle
 lui fermant l'entrée du noviciat. Pour s'en dédommager Marie
 mettait tout en œuvre et, bien qu'elle ne portât point l'habit religieux
 et qu'aucun vœu ne l'y obligeât, elle s'appliquait sans relâche à mo-
 dèles sa vie sur celle des Sœurs, à prier, à obéir, à travailler, à
 taire pour la plus grande gloire de Dieu seul! Sœur Etais
 à son tour savourait le parfum de cette humble violette regrettant
 qu'il ne pût s'exhaler dans l'atmosphère bénie de la vie reli-
 gieuse. Mais les desseins de Dieu sont impénétrables et ses voies
 nous sont cachées..... La maladie vint un jour terrasser son
 Etais et l'abandonner aux soins de Marie transformée en infirmière.
 Il ne pouvait y en avoir de plus dévouée! Alerté et souriant,
 humble et doux, prévenant et silencieux, elle songeait à tout.
 Une Marie n'est pas plus vigilante pour entourer de soins son petit
 enfant que Marie ne le fut pour notre chère Sœur Etais pendant
 sa longue maladie. A ce contact de tous les instants, l'estime mutuelle
 se transforma en une religieuse affection. Dans cette pauvre cellule
 de malade, on vivait de surmaturel; aussi la reconnaissance de Sœur
 Etais ne trouva-t-elle rien de meilleur pour récompenser son angé-
 lique infirmière que de briser tous les obstacles qui empêchaient Marie
 d'embrasser la vie religieuse. La tâche était difficile. La pauvre
 malade pria longtemps, elle offrit ses cruelles souffrances, le sacrifice
 de sa jeune vie, puis, de ses lèvres mourantes elle sollicita une
 miséricordieuse exception pour la pauvre petite servante si
 désireuse de se donner à Jésus. Nos Mères considéraient Sœur
 Etais comme le modèle des bonnes religieuses; elles avaient la plus
 profonde estime pour sa vertu, la plus grande confiance en son
 jugement droit et sûr; elles pensèrent que la jeune fille qui avait
 su gagner à sa cause une telle avocate devait avoir une belle âme.
 Elles ne le connaissent pas. Quelques semaines après la mort de

Sœur Eclair, Marie Lacombe entra donc au Noviciat. C'était le 22 août 1876. Les faveurs extraordinaires dont elle était l'objet ne firent qu'accroître l'humilité de la jeune fille. Son principal souci durant les mois de sa formation religieuse fut de se faire si petite et de vivre si cachée qu'elle pût passer complètement inaperçue. Seule la maîtresse des novices pénétra les secrets de son âme et surprit quelque chose des complaisances divines pour ce cœur si humble et si doux. Marie prit l'habit le 4 octobre 1877 et poursuivit ses œuvres le 29 avril 1879.

Successivement envoyée à Saint Jacques et à Montport, Sœur Aquila apporta aux basses fonctions qu'elle eut à y remplir le dévouement le plus absolu. Jamais elle ne trouvait avoir fait assez de travail, avoir pris assez de peine, s'être suffisamment fatiguée. Elle eût voulu épargner aux Sœurs tout souci et accumuler à elle seule tout ce qu'il y avait de pénible d'humiliant, de rebutant, d'ennuyeux. Et tout cela elle le faisait simplement, sans bruit, comme un devoir strict, comme une chose aisée, facile et si naturelle, qu'il ne lui vint jamais à la pensée que son dévouement excessif pût être l'objet d'une louange. S'agissait-il au contraire d'une distraction, d'une promenade de quelques moments de récréation joyeuse, d'une fête réunissant en de fraternelles agapes les Sœurs des autres maisons, Sœur Aquila disparaissait, s'efforçait et, à l'ordinaire, réussissait à se faire oublier. Quand l'œil vigilant de sa Supérieure venait à la découvrir, quand on l'invitait à prendre sa part de la joie commune, ou sa place au modeste festin, de simples et charmantes excuses se pressaient spontanément sur ses lèvres, et, si, toute confuse et reconnaissante, elle devait céder à une injonction de la bonne Mère, l'humble petite Sœur demeurait convaincue que cet ordre était la plus inimitié de toutes les faveurs. Quelques années passèrent ainsi durant lesquelles Sœur Aquila fit une ample moisson de mérites. Malheureusement à mesure que sa vertu croissait, la santé de la jeune Sœur diminuait. On essaya du changement d'air, du repos. Sœur Aquila fut rappelée à la Maison-Mère au mois d'octobre 1881, puis amenée à Montport où Sœur Martine l'entoura de la plus maternelle affection et des soins les plus assidus. Mais, soit que l'exercice de travail eût déjà dévoré ses forces, soit que l'épouse des Vierges eût été de transplantée au parterre éternel notre humble petite violette, elle nous fut trop tôt ravie le seize mars mil huit cent quatre-vingt-sept.

Elle était âgée de haute-trois ans et quelques mois.

13 mars 1887.

S^r M. Louise Fuylagarde

Départ. - Périgueux.

C'était une bien ancienne, bien honorable et bien chrétienne famille que celle dans laquelle naissait, le 11 juin 1811 à Saint Martial d'Esclapart, notre petite Louise Catherine. Déjà six frères ou sœurs l'avaient devancée dans la vie; cinq autres l'y suivraient car le père et la Mère (Monsieur Guilhem Fuylagarde et sa digne épouse, Valérie Néjou) sincères de donner à Dieu des chrétiens, travaient noblement leur sillon dans le champ de la Sainte Eglise et portaient vaillamment le poids du travail et du sacrifice.

Lorsque le nid est rempli d'oiselets, le père et la mère, affairés à pourvoir à tous les besoins, ne peuvent guère entourer la jeune couvée des tendres mièvreries qui affadissent les caractères lorsqu'elles ne résistent pas à les gangrèner. Louise fut donc élevée véritablement. On lui enseigna sur toutes choses à connaître Dieu, à l'aimer, et à le servir. Tout est là, aussi la jeune enfant respectueuse, docile, appliquée au travail, fit-elle de bonne heure l'honnête et la pie de ses parents. Toute petite encore, elle aidait à sa Mère à soigner les derniers vœux, à les garder, à les amuser, à distribuer à leurs frères aînés les petites cueillettes de bouillie ou de lait jusqu'à ce que le sommeil vint clore les paupières et terminer le jeu ou le festin. Entre ces tous petits, Louise s'attacha particulièrement à une mignonne fillette, sa cadette de neuf années, comme si elle eût deviné qu'entre elle et cette enfant les liens du sang n'étaient que le prétexte d'une parenté plus étroite et plus vraie, d'une affinité plus précise et plus douce. Se trouvant déjà grande, elle traita sa sœur en Benjamin s'appliquant à l'imiter à tout ce que leur Mère lui avait appris à elle-même. Les années passèrent dans l'accomplissement de ces devoirs dans la pratique de ces vertus qui résument la jeunesse de Louise: dévouement fraternel, piété filiale, amour de Dieu. Puis le bon Merite voulut davantage encore et, frappant à la porte, il demanda la digne au père de famille et à Louise le sacrifice complet des pures affections et des douces joies du foyer maternel. Jamais la jeune fille n'avait marchandé avec le devoir; jamais elle n'avait attermyé avec la grâce. Elle se leva donc et s'en vint demander au cloître de réaliser en elle les desseins de la sainte Vierge de son Dieu. Mais voici que le divin fiancé, pour lequel Louise immolait si généreusement son cœur, se pût à se cacher à l'éprouver, à lui faire part des angoisses de son agonie. Trois reprises différentes la courageuse enfant s'enferma dans

le dût et commença résolument, laborieusement un noviciat qu'elle voulait achever à tout prix; trois fois la maladie vint l'accabler et la faire jurer im- propre aux sœurs de Sainte-Ursule!.. Quelle désolation! quelle douleur! J'allais dire quelle amertume! mais la paix est promise aux âmes de bonne volonté et, tandis que Louise pleurait et jûrait, une douce parole se fit entendre qui rassérénait son horizon et raffermait son courage. Ecout près de Saint-Maur un autre noviciat était ouvert où tous les dévouements sont à l'aise comme en une douce patrie, où les cœurs généreux se débâtent comme en leur propre élément. On ne chantait pas l'Office, mais on priait simplement, tranquillement, pieusement; on ne s'enfermait pas derrière des grilles, mais on franchissait le seuil du Couvent pour aller servir les pauvres, les prisonniers, les malades. Dans cette atmosphère bénie, Louise crut retrouver l'air natal, sa santé se raffermir et le 26 avril 1844, elle se lia à Dieu pour jamais par la profession religieuse.

Très active et très adroite elle avait avant acquis à Sainte-Ursule un véritable talent de brodeuse qui fut utilisé de bien des façons. La chapelle était pauvre, St Puylagarde, qui venait d'être nommé sacriste, confectonna un grand nombre d'ornements, restaura et embellit les autres, s'employa de mille manières et eut à rendre les cérémonies plus belles et plus en harmonie avec la sainte liturgie. Mais ce travail ne suffisait pas à son zèle. Les débuts de la maison du Couvent étaient pénibles. La révolution d'abord, l'impunité qu'on avait commise ensuite en nous enlevant l'hôpital avaient réduit à rien le patrimoine de nos vieilles Mères. On vivait de privations, on n'avait aucun moyen d'agrandir ni d'améliorer les œuvres, St Puylagarde se mit en devoir de procurer quelques ressources à la pauvre communauté. Poussée par l'amour de Dieu son aiguille fit des prodiges, son travail fut accepté, apprécié par un marchand d'ornements Monsieur Dumont qui lui confia dès lors maints et maints commandes. L'argent qu'elle gagna ainsi ne fut point thésaurisé et, faut-il le dire, il fut mieux employé à l'entretien des sœurs qui à leur procurer la joie délicieuse de pouvoir donner davantage aux malheureux. Lorsque en 1852, la Maison-Mère eut été transférée à la cité, St Puylagarde fut nommée directrice des travaux manuels des novices.

Comme elle avait enseigné autrefois sa Sœur aînée, elle s'appliqua à enseigner les jeunes prétendantes qui affluaient alors à Sainte-Martin leur donnant avant tout l'incalculable exemple de faire tout chose pour Dieu avec toute la perfection possible. Cette soif de la perfection, jointe à une grande vivacité naturelle (qui son rôle futur d'éducatrice avait fait être trop développée) fit souvent paraître dans Puylagarde trop rigueur et trop grande. Elle luttait avec vigueur contre ce défaut et se le reprochait vivement quoiqu'il tint beaucoup plus à son tempérament qu'à sa volonté. Au reste l'exquise bonté de son cœur rachetait avec

visure les saillies de son caractère. Ecoutes les fibres de ce cœur délicat vibraient douloureusement pour les peines d'autrui, pour les souffrances qu'elle ne pouvait guérir, pour les douleurs qu'elle ne pouvait consoler. On transformait Sœur Louise en s'adressant à son cœur. On l'avait vue ferme, rigide, inflexible lorsque le devoir était compromis, on était surpris de ne plus trouver en elle que pitié, tendresse, miséricorde et mansuétude dès que l'on reconnaissait ses torts. On comprenait alors que l'humeur fâcheuse contre laquelle elle luttait si c'était imputable qu'à un zèle excessif servi par une nature trop impressionnable et trop sensible.

Après avoir travaillé de longues années au Noviciat, Sœur Louise Fuylagarde mit son activité et son grand cœur au service des pauvres recueillies au Dépôt de mendicité. Ce contact de tous les instantaneux la misère morale, avec la grossièreté, avec les infirmités hideuses résultant de vices plus hideux encore coûta beaucoup à notre bonne Sœur. Elle souffrit dans tout ce qu'il y avait en elle de plus délicat, de plus exquis et partant de plus sensible. Elle lutta, elle se fit des violences extrêmes, mais Dieu, qui se plaît à nous voir humilies dans nos faiblesses, ne permit jamais que Sœur Louise triomphât absolument de sa vivacité. Le zèle, l'indignation provoquaient toujours sa juste colère, la faisaient bouillir et freiner devant les fautes, les impertinences, les abus qu'elle eût voulu empêcher et qu'elle ne parvenait ni à réprimer ni à punir. À cette vie si laborieuse et si pénible, toute faite de la plus entière abnégation, Sœur Louise ajoutait encore mille pénitences et mortifications qui pour passer inaperçues si'en étaient que plus méritoires et avec lesquelles elle eût voulu racheter et expier toutes les saillies de son caractère. Au milieu de ces tribulations, notre chère Sœur bénissait Dieu de lui permettre d'user sa vie à le servir; elle le remerciait particulièrement d'avoir aussi appelé à la vie parfaite et de lui avoir donné pour compagne dans ses travaux la Sœur chère dont elle avait jadis guidé les premiers pas. Marie Antoinette Mémoire était en effet venue dès 1843 rejoindre son amie au noviciat du Couvent. Elles s'étaient retrouvées au Dépôt, elles y vivaient à côté l'une de l'autre ne bénéficiant de cette faveur de la Providence que pour s'exercer mutuellement à une plus grande perfection. La mort vint trop tôt rompre cette douce union. Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom rappela à Lui l'âme si généreuse et si pure de notre chère Sœur Fuylagarde le dix-sept novembre mil huit cent quatre-vingt-sept.

17 novembre 1887

Deux M. Ursule Espanel

Orphelinat. Bergerac.

Fille de Jean
Espanel et de
Catherine
Escoubeyrou

Mme Espanel, en religion sœur Marie Ursule naquit à
de Belvès le 21 septembre 1862, d'une famille chrétienne et aisée.
A l'âge de six ans, la petite Espanelly (ainsi que ses parents se
plaisaient à la nommer le plus souvent) fut envoyée comme pension-
naire à la Miséricorde de Bergerac où elle devait passer les plus longues
années de sa vie. Dès l'âge le plus tendre, Marie baigna par une
intelligence peu ordinaire, qui, soutenue par une application constante,
lui permit de tenir rang de sa classe et d'affronter de fortes études
brillamment couronnées de succès. A part quelques traits de virginité,
fruit d'une nature ardue, qui lui attiraient parfois les remontrances
d'une tante un peu sévère (la Morte) la vie de Marie au personnel
s'éleva simple, laborieuse, les mois, les années se succédèrent sans
qu'aucun incident digne de remarque se vint interrompre la régularité.
Mais l'éducation avait fait son œuvre. Sous l'influence de la grâce
et au contact de maîtresses telles que notre vénérée M^{re} Elvire, les
admirables dispositions de l'enfant s'étaient transformées en vertus.
Elle avait compris que le bonheur ne se trouve point en dehors
de la pratique du bien et, s'était décidée à marcher toujours
en avant dans la voie de la perfection. Dès lors la vie religieuse
lui apparut comme un moyen de réaliser ses vœux chers, d'aimer
davantage Notre-Seigneur et sa jeune âme courut à la pensée de
s'immoler à Dieu par les vœux de religion.
La dix-huitième année avait sonné. Avant de faire connaître
ses projets à ses parents, elle résolut de passer une année au milieu
d'une pour éprouver sa vocation et pour des douceurs de la vie
de famille dont les circonstances l'avaient jusqu'alors privée.
Cette année lui parut longue, elle soupirait après le jour où elle
pourrait dire adieu à ce monde qui mettait tout en œuvre pour la
séduire. Tous les obstacles étant écarter, entra au noviciat le 2 sep-
tembre 1882. Elle y fut un modèle de régularité, de charité, de dé-
vouement et d'humilité. Après sa profession, Nîmes fut le lieu
où notre jeune sœur eut à déployer son zèle intelligent.
On lui confia la première classe et elle se mit à l'œuvre avec une
ardeur dévorante qui alla toujours en croissant.
C'est à cette époque de sa vie que Sœur Ursule connut l'épreuve.
Elle l'accepta avec calme et résignation. Cette année si droite et si
bonne, cette maîtresse si savante, ayant vaincu toutes les difficultés
de la science, ne devait connaître que déceptions pour les élèves qu'elle
préparait aux examens. C'était pour elle une véritable croix douloureuse.

sut faire son profit pour le ciel. Elle disait plus tard: "Le bon Dieu veut me faire expier l'orgueil que m'ont donné mes succès d'autrefois..."

À la fin de l'année scolaire ses forces se trouvaient épuisées. Nos Supérieures ne croyant qu'à une grande fatigue l'envoyèrent passer les vacances à l'Orphelinat de Bergerac, auprès de ses bonnes tantes qui l'avaient attirée à la Missionnaire des ses plus jeunes amies. Les soins les plus maternels et les plus dévoués furent prodigués à notre petite Sœur Hersule; le docteur, appelé dès les premiers jours de son arrivée, déclara que l'état de la jeune était grave et qu'il fallait s'attendre à un prompt et terrible dénouement. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour ses Mesures et sa Symploise. Elles n'avaient eu averti ni notre Révérende Mère ni la famille. Espérant Malgré sa souffrance et sa faiblesse, Sœur Hersule espérait encore guérir. "Je suis trop jeune", disait-elle, "je n'ai pas encore assez travaillé; non, je ne puis mourir encore." Les propos du reste avaient surtout pour but de consoler ses vénérables tantes ou de les rassurer assez pour les empêcher de communiquer leur angoisse à sa bonne Mère. Toujours aimable, souriante et gracieuse, elle se montrait toujours reconnaissante de ce que l'on faisait pour elle: "Comment vous rendrai-je tout cela", disait-elle aux Sœurs qui la soignaient; oh! je vais prier pour vous, pour que vos enfants vous donnent de la consolation." Elle était si fervente!... Notre chère petite Sœur passa ainsi trois mois à l'Orphelinat donnant aux religieuses et aux orphelins l'exemple édifiant de toutes les vertus. C'était une âme que le souffle du monde n'avait jamais ternie; encore dans la ferveur de ses premiers vœux, qu'elle pratiquait avec une scrupuleuse sévérité. Sur l'avis de son directeur et avec l'autorisation des Supérieures, elle se prépara à faire un plus complet sacrifice et elle-même à Dieu par les vœux perpétuels. Dès lors envisageant la mort comme une certitude, elle abandonna tout espoir de cultiver encore le champ du Feu de l'âme. Peu de temps après en peu de jours Sœur Hersule avait rempli une longue carrière: "il fallait qu'elle mourût à la fleur de l'âge et de la grâce, parce qu'il n'y avait que cette mort qui put ajouter à sa couronne..." Dans un élan d'amour suprême elle fit à Dieu le sacrifice de sa jeune vie et s'endormit avec confiance sur son sein. C'était le 17 novembre 1887; elle était âgée de 27 ans.

S. M. Aurélie Coq.

Noviciat - Périgord.

Le 16 août 1836, dans la commune de Monégrol canton d'Angoulême, au village de la Grande Jabarre une petite enfant naissait.

Le père, M^r Pierre Coq, et la mère, M^{me} Marie Gasterottil appartenaient à des familles anciennes et considérées. Les foyers et l'honneur tenaient la première place à leur foyer, aussi l'éducation de leur petite Marceline fut-elle avant tout chrétienne et sérieuse. On lui enseigna l'abnégation et le sacrifice, la générosité et le dévouement, le travail et la prière c'est à dire la charité dans toute la sublime acception de ce mot divin.

Telle telle culture convenait parfaitement à l'esprit droit, au cœur délicat de la fillette. Son âme innocente, éclairée de sages conseils, nourrie de nobles exemples, fortifiée par la pratique journalière du devoir s'acclimata dès lors si bien dans la vertu qu'aucune autre atmosphère ne put dès lors lui convenir. Son pensionnat de la Madeleine (Beynac) où Marceline passa quelques années, ces bonnes dispositions se développaient si bien que, toute jeune encore, elle rêva de s'immoler pour jamais dans le jardin clos de la sainte Eglise, dans le parterre de la vie religieuse où l'air est plus pur, le soleil plus radieux, les orages presque inconnus. Mais avant d'atteindre le port il fallait lutter et souffrir.

À la Grande Jabarre, à côté de Marceline gardait son aspect, son frère, l'orgueil et la joie du foyer. Intelligent et bon, il promettait de continuer noblement les traditions familiales et c'était sur lui que la jeune fille avait compté pour consoler le père et la Mère lorsqu'elle leur disait adieu... Hélas!... Un jour vint où la jeune plantule fut fauchée dans sa fleur! où une action déchirante fut dit par la voix mourante de ce fils bien-aimé au père abîmé dans la douleur; à la mère fermée et debout offrant d'un cœur brisé le plus sublime sacrifice et encourageant son fils chéri dans les angoisses du suprême combat! Marceline était là. Elle vit cette Mère si chrétienne recevoir le dernier soupir et fermer les yeux de l'enfant, puis s'oublier encore pour consoler le pauvre père; elle mesura l'étendue d'un tel dévouement et son parti fut pris: Désormais elle serait l'ange consolateur de ses parents affligés, leur secours, leur espoir, le bâton de leur vieillesse, le rayon de soleil qui dilaterait leurs cœurs et en cicatrifierait les meurtrissures.

Et les années passèrent dans cette abnégation tranquille. La vie de la jeune fille était cachée aux yeux du monde; on la blâmaient peut-être, on lui reprochait d'être si loin des joies délicieuses écoulées par le sacrifice; mais Dieu la récompensait.

lui souriait, l'aimait et la voulait faire plus sienne encore.

Au foyer désolé une petite fleur jaillit gracieuse et charmante, qui enveloppa le vieux logis. De ses mains débiles la petite enfant secha les larmes de ses parents; ses bras frêles s'attachant à leur cou les rattachaient à la vie plus puissamment que n'avait pu le faire le bras robuste de Marceline les soutenant et les soulageant. La grande Sœur en fut tout heureuse et, dès que cela fut possible, abandonnant à la Benjamin le soin d'embellir les vieux jours de leurs parents, elle vint demander à Sainte-Marthe le bonheur de s'appartenir plus qu'à Dieu seul.

C'était dès le seuil une religieuse parfaite que cette prétendante de 22 ans. Entrée au Noviciat le 1^{er} X^{bre} 1868, elle prit l'habit le 23 septembre 1869 et fit profession le 27 1^{er} 1870. Dans cette course rapide à travers les épreuves préparatoires à la vie religieuse Sœur Anselme laissa l'emprise de l'humilité la plus profonde et la plus vraie, de la charité la plus aimable et la plus dévouée.

Après sa profession elle fut envoyée à la Maison de Belvoir. La Supérieure au naturel bouillant, à l'âme ardente en fit bientôt ce singulier éloge: "elle est trop sainte!" - Aujourd'hui encore, attendri par le souvenir de cette dévouée collaboratrice, sa S^{te} dit: "Sœur Anselme n'impatientait par son trop grand calme fruit certainement d'une grande vertu et le meilleur remède à opposer à un trop grande vivacité. Deux années se passèrent ainsi puis la Supérieure et la jeune professe échangèrent la vie de Belvoir avec ses devoirs, ses tracas et ses ressources sûres contre une vie de misère, de lutte et de combat. Il s'agissait de fonder une école à St-Jacques (Bergerac) dans une maison en ruines, complètement démeublée et sans autres ressources que quelques centaines de francs. Ces maigres ressources furent bientôt dévorées par les réparations et les acquisitions indispensables. On s'en servit pour rebâtir une certaine fosse démolie (qui se déversait dans la cuisine au moment de l'installation des Sœurs et de l'ouverture des classes), pour acheter trois lits, 3 couvertures, quinze draps, vingt-quatre serviettes, le mobilier scolaire et le vieux matériel culinaire d'une vieille voisine qui venait de mourir. C'est ainsi que l'on eut quelques bœufs, quelques assiettes, quelques plats, le strict nécessaire enfin. L'on eut de privations, de fatigues, d'un travail excessif. Ce fut là qu'on put apprécier toutes les vertus de Sœur Anselme. Pendant les trois années qu'elle y passa, elle se dévoua corps et âme à l'œuvre naissante. La plus grande partie de son temps se passait à balayer, à laver, à frotter, à faire la cuisine, les commissions. Nerveux n'était trop, les pour son humilité. Son dévouement avait d'ailleurs le secret

D'allouer tous les fardeaux soit en ajoutant à la charge si lourde déjà de son travail journalier, soit en obtenant de sa famille quelques secours contre l'extrême suite de la détresse. Et, chose admirable, ni les exigences et les rapines, ni les difficultés et les épreuves, ni les entraves et les contradictions qui saturèrent les pénibles débuts de cette laborieuse fondation ne firent altérer l'humeur de Sœur Aurélie, ni la distraire de sa constante union avec Dieu. Il est vrai que les secours spirituels étaient aussi abondants que les secours matériels étaient insuffisants: on était à la porte de l'église Saint Jacques et Monsieur Delbourg en était curé.... c'est tout dire. Au reste Sœur Aurélie avait une conscience très droite, très éclairée et allait au bon Dieu sans détours, presque sans intermédiaire.

On ne saurait donc s'étonner que le choix de nos Mères se soit bientôt fixé sur elle pour la supériorité de Saint Georges. Notre chère Sœur seule fut surprise par cette décision de l'autorité et ne se consola de quitter sa chère adjonction de Saint Jacques qu'en constatant que Saint Georges ne lui enlevait point le droit de s'abaisser, de se dévouer de s'immoler obscurément et constamment. Aussi tandis que les Sœurs, ses infirmières, infirmes dans leurs classes, instruisaient leurs nombreuses fillettes, la Supérieure, transformée en servante préparait leurs repas, mettait et lissait leur linge, reprisait leurs vêtements, balayait et frottait la vieille maison et trouvait moyen de donner aux pièces inconmodées et délabrées un aspect quasi réjouissant. Au milieu de ces multiples travaux on ne la dérangeait jamais, toujours son bon sourire, ses manières gracieuses, ses aimables propos, son empressement à rendre service persuadaient à tous qu'ils étaient les bien venus et que l'obligée était encore la bonne Sœur à laquelle on avait fourni une nouvelle occasion de pratiquer la charité.

À l'automne de 1882 nos Mères envoyèrent Sœur Aurélie au Petit Séminaire de Bergerac. Ici comme à Saint Georges elle sut envelopper le prestige qui s'attache au titre de Supérieure sous l'obscurité des plus vils emplois. Aussitôt arrivée elle se chargea de la cuisine et organisa son travail de manière à pouvoir beaucoup, beaucoup aider au travail des autres. Bonne, douce, aimable, gaie, toujours souriante, toujours active et tranquillement empressée, elle faisait beaucoup de besogne sans bruit et en peu de temps. Puis, confiant son journal à ses aides (faciles et moules par son admirable talent, persuadés surtout par l'accordant de sa bonté) elle s'essayait pour soulager les autres. Les Sœurs lingères avaient une faible santé et énormément de travail, elle eût été se consacrer au linge sans l'intervention de la Supérieure. À la blancherie, au armoire, au linge, elle-ci arrivait toujours à point pour s'approprier le pénible de la tâche, donner un énergique coup de main et empêcher Sœur Baronne d'aller trop au delà de ses forces. C'était difficile.

nos Sœurs n'étant que trois dans un poste où douze Sœurs de Saint Joseph sont employées aujourd'hui. Hélas! en quelques années la belle santé de Sœur Aurélie fut-elle consumée. On rappela cette chère Sœur au Noviciat, on essaya de la guérir. Elle se prêta à tout ce qu'on voulut avec simplicité et bonne grâce et supporta si énergiquement la souffrance que la mort vint la saisir avant que l'on se fût aperçu de l'imminence du danger. Les veille encore Sœur Aurélie ne s'était couchée qu'à huit heures, elle ne déranger personne durant la nuit; au matin seulement l'infirmière la trouva si mal qu'en toute hâte on lui administra les derniers sacrements. Il était temps! A peine les dernières onctions étaient-elles faites que la belle âme de notre chère Sœur s'en allait recevoir la récompense de ses labeurs... On vous donnera une mesure pleine... tassée... surabondante... C'était le 10 décembre 1887; elle était âgée de 81 ans.

Pendant dix-sept ans elle avait pratiqué à un degré héroïque toutes les vertus religieuses. Son amour de la pauvreté en particulier était allé fort loin. Hélas! n'ayant plus à son usage qu'un peu de linge extrêmement usé, elle refusait encore de se faire quelques chemises. Les vieilleries déjà mises au rebut étaient justement ce qui lui convenait le mieux et elle en trouvait toujours de reste. Il fallut que nos Mères, priées par Sœur Basile, se chargassent de pourvoir aux besoins de Sœur Aurélie. Mais celle-ci toute chagrine reprocha doucement à sa compagne son officieuse intervention. Le combat entre la charité et la pauvreté fut d'ailleurs le seul différend qui se soit jamais élevé entre ces deux âmes d'élite si bien faites pour se comprendre et pour s'apprécier.

Sœur Pélagie Faure (converse)
Noviciat

Le 30 novembre 1893 naissait, à la Meulguie, commune de Saint Germain de Salambre, la troisième enfant de Léonard Faure et de Marguerite Leroyer tous deux vertueux et bons chrétiens.

La petite Léonora hérita plus que ses frères des vertus de ses parents; de bonne heure elle montra un attrait particulier pour la prière et pour la société des personnes bien élevées. La petite enfance se passa paisiblement sur les genoux et à côté de sa pieuse mère qui prenait un soin particulier de la douce et charmante enfant. A huit ans.

Léonora fut envoyée chez les Sœurs des Sacrés-Cœurs qui dirigeaient alors l'école à Saint Germain. C'était une bonne petite élève, mais fut elle admise à faire sa première Communion dès l'âge de neuf

ans. Son amour pour Dieu se montrait par l'empressement qu'elle mettait à assister aux cérémonies religieuses. Dès cette époque le divin Maître mit en son cœur un commencement de désir de se consacrer à lui. Ce ne fut cependant après sa première Communion que Louisa pensa sérieusement à se faire religieuse. Elle avait alors 14 ans, âge où habituellement les enfants de sa condition cessent de fréquenter l'école. A cet âge la vie apparaît pleine de charmes et de dehors trompeurs, fascinant les jeunes cœurs leur fait trop souvent abandonner les joies pures des pratiques pieuses pour les jeter dans les plaisirs dangereux et frivoles. Entre quinze et seize ans, Louisa fit un petit écart de ce genre, elle aimait la danse et s'y livra plusieurs fois avec trop d'entrain. Plus tard elle pensait avec douleur à cette époque de sa jeunesse la considérant comme la plus maladroite de sa vie. Bientôt du reste Louisa revint aux sentiments de son enfance; elle fut reçue enfant de Marie et la Congrégation établie à St la comptait parmi les plus édifiantes; elle s'approchait souvent des sacrements, celui de l'Eucharistie avait pour elle une attrait irrésistible. Après quelques années passées ainsi Louisa se trouva chez un oncle de l'endroit où elle demeura (à Paris) trois ans. Elle sentit alors dans sa famille décidée à se consacrer bientôt à Dieu. De concert avec les religieuses des Sœurs-Coeurs, elle fit secrètement ses préparatifs pour les suivre à leur maison mère; le jour du départ était même fixé; car la pauvre enfant croyait obtenir facilement le consentement de ses parents. Il n'en fut pas ainsi, non que sa mère et son père s'opposassent à ce qu'elle suivît sa vocation, mais parce qu'ils n'approuverent ni le choix de la Congrégation (à cause de l'éloignement de son siège) ni la précipitation du départ auquel ils n'étaient nullement préparés. Incapable d'affliger ses parents, Louisa se résigna et attendit. Au bout de quelques mois, avec l'assentiment de son père et de sa Mère la jeune fille entra à St Ursule. Son séjour y dura peu, car Dieu ne la voulait point dans le cloître. C'est alors qu'étant venue frapper à la porte de St Mathie elle y fut reçue en qualité de prétendant novice.

Louisa commença son postulat sous les auspices de Marie le 20 novembre 1848 à l'âge de 25 ans. Le 27 septembre de l'année suivante elle revêtit le saint habit. Dès lors notre Sœur Pelagie se livra avec ardeur à la pratique des vertus religieuses. On vit briller en elle le dévouement, la charité, la bonté; d'une humeur toujours égale elle était aimable et complaisant pour toutes les sœurs indistinctement. Enorgueil comme aide à la cuisine, elle y travaillait tout le long du jour à la satisfaction générale des Sœurs préposées à cette charge. Une seule fois d'après le témoignage de la Sœur

Après la lecture de l'Communauté, notre sœur ayant été dérangée son ouvrage au docteur s'approcha du lit d'une sœur malade et causa quelques instants. Sur ces entrefaites arriva Sœur Earsille qui, la voyant parler sans nécessité, lui fit une verte réprimande. Sans s'excuser, sans mot dire, Sœur Pélagie partit immédiatement et s'occupa le reste de la journée sans montrer la plus légère humeur. Après la prière du soir quand toutes les sœurs furent parties, elle se jeta aux genoux de Sr Earsille lui promettant de ne plus donner aucun sujet de mécontentement. Elle tint parole; depuis en effet on ne la trouva plus en défaut.

Après sa profession qui eut lieu le 30 septembre 1880, notre Sr Pélagie fut envoyée à l'orphelinat de Bergerac pour s'y occuper de la cuisine. Pendant un an et demi elle s'y employa avec zèle et dévouement. Sans être très robuste, sa santé semblait cependant assez solide pour tenir au travail de cet établissement. Le divin Maître en avait décidé autrement. Quelques transitions de chaud et froid (contre lesquelles Sr Pélagie ne songeait point à se prémunir) amenèrent un rhume qui dégénéra peu à peu en bronchite chronique. Comme la chère Sœur ne se plaignait jamais et ne sollicitait aucun repos, on ne la croyait pas sérieusement indisposée et on n'opposait à son mal que des palliatifs anodins.

Cependant la toue ne cessait point, elle entraînant le manque de sommeil, le défaut d'appétit...; le médecin fut appelé et constata que le poumon gauche était gravement atteint presque perdu et que le poumon droit commençait à se prendre... Espérant que le changement d'air, le repos, les bons soins pourraient encore sauver notre chère petite Sœur, la Supérieure de l'Orphelinat ramena Sr Pélagie au noviciat. Hélas! déjà il était trop tard; les progrès furent si rapides que quelques semaines après notre malade se fut plus qu'abandonnée à l'infirmerie; le docteur ne lui donnait plus que quelques semaines à vivre. Mais Dieu voulait la purifier par la souffrance et édifier le noviciat par le spectacle de ses vertus.

Pendant six ans Sœur Pélagie demeura à l'infirmerie. Elle y fut constamment douce, patiente, bonne, amiable, souriante et gracieuse reconnaissante surtout des moindres attentions qu'on avait pour elle. Dans les moments de béatitude, elle travaillait pour la Communauté; comme elle s'accommodait fort bien, les sœurs lui portaient souvent leurs effets déchirés, parfois elle s'y employait avec tant d'ardeur qu'elle avait plusieurs jours de repos absolu lui étaient nécessaires pour reprendre un peu de force. Au mois de juillet 1886 elle eut une suffocation si forte que les sœurs qui n'étaient pas ordinairement en ces crises, la crurent arrivée à son dernier moment et lui

et lui proposèrent de recevoir l'extrême-Onction. Mais Pélagie se refusait à se faire attendre, néanmoins elle se soumit sans objection et reçut ce sacrement le 26 juillet fête de Sainte-Anne.

La crise passée notre chère malade revint à son état ordinaire souffrant toujours beaucoup; parfois les douleurs étaient si violentes qu'elles laissaient notre pauvre sœur assaillie pendant plusieurs semaines.

L'année 1887 fut meilleure, il semblait même que sœur Pélagie se rétablissait assez pour remplir un petit emploi; cet espoir fut court.

Dès les premiers jours de 1888 les douleurs au côté droit devinrent si violentes que la malade se sentait perdue. Elle perdit complètement l'appétit qui s'était soutenu jusqu'à cette époque et ses forces diminuaient rapidement. Elle se traîna encore jusqu'à Pâques; le jeudi-saint malgré sa faiblesse, elle fit la sainte communion à la chapelle; c'était la dernière fois. Le jour de Pâques 1^{er} avril, elle s'alita tout à fait.

M^{re} l'aumônier était absent; sœur Pélagie craignant de mourir dans un étouffement priait qu'on fit venir le confesseur extraordinaire. M^{re} Sœur se rendit à son désir, lui fit renouveler ses vœux perpétuels en présence de la sainte hostie et lui administra l'extrême-Onction. Notre chère sœur tout heureuse attendait impatiemment l'instant qui briserait ses liens pour la ramener à son îlot épuré. Mais le divin Maître ne la trouvait pas encore assez purifiée. Il la laissa pendant un mois aux prises avec des douleurs excessives.

Quelquefois la souffrance était telle que notre chère malade ne pouvait retenir ce cri: «oh! que je souffre mon Dieu!» mais aussitôt elle ajoutait: «que votre volonté soit faite, je vous remercie mon Dieu!»

Un jour après un moment de réflexion, elle dit à la sœur infirmière: «quand on s'est offerte comme victime, il n'est pas étonnant que le bon Dieu envoie beaucoup de souffrances. Je lui ai demandé de faire mon purgatoire ici-bas, Il est bien bon de me l'accorder.» Un autre jour le Docteur cherchant ce qu'elle prendrait avec plaisir, lui offrit du sirop d'argat. Après la visite du docteur, l'infirmière, insistant sur ce qu'il avait dit vouloir savoir si la malade aimait ce sirop: «oh! beaucoup», répondit-elle. — «Pourquoi ne nous l'avez vous pas dit quand nous vous demandions ce qui pourrait vous faire plaisir? — Pourquoi demander? Le bon Dieu ne m'envoie-t-il pas ce qu'il faut quand il en est temps?»

Voilà comment notre chère sœur Pélagie savait pratiquer la mortification. A partir du 3 mai elle ne put plus prendre qu'un peu d'eau avec beaucoup de peine tant la bouche et la gorge étaient enflammées. Jusqu'au dimanche les douleurs augmentèrent d'intensité. Son père et sa mère vinrent ce jour-là; elle les reçut avec joie, leur parla avec calme de leur séparation

prochaine, leur donna rendez-vous pour le Ciel.
 Jusqu'à sa dernière heure, elle conserva sa parfaite connaissance
 et une lucidité d'esprit remarquable; elle s'en servait pour tenir
 son cœur élevé vers Dieu. Sans cesse elle faisait des oraisons
 jaculatoires, ou répétait avec amour celles qu'on lui suggérait.
 Le dimanche 6 mai vers cinq heures du soir l'agonie
 commença; elle fut longue et pénible. Pendant 7 heures
 notre chère malade luttait contre la souffrance se soulevant
 avec force sur son lit comme pour s'élançer puis se cou-
 bant épuisée pour se redresser de nouveau l'instant
 d'après sous l'étreinte d'une douleur plus vive encore.
 A minuit elle cessa de s'agiter et s'éteignit doucement
 à 1 h $\frac{1}{2}$ le lundi 7 mai. Le désir de notre chère petite
 sœur a été exaucé; jusqu'à la fin elle a eu des douleurs aiguës
 et sans trêve. Notre Seigneur qui lui a accordé la grâce de
 souffrir avec une résignation parfaite lui accordera bientôt,
 nous l'espérons, la récompense des saints. 7 Mai 1888.

Sœur M. Julie Viardot.

Hospice du Bugue

Mme - Anne Viardot naquit à Lartat le 2 décembre 1826.
 Entrée à Saint-Marc le 6 avril 1848, elle prit l'habit le
 11 octobre de la même année et reçut le nom de Sœur Marie-Julie.
 Ayant prononcé ses vœux le 21 septembre de l'année suivante
 elle fut successivement employée à la Salle d'asile des Poirs,
 à l'orphelinat de Bergerac; au dépôt de mendicants de Périg-
 ueux, à l'hôpital de Mussidan et à celui du Bugue
 dont elle fut supérieure durant les cinq dernières années
 de sa vie.

Sur tous ces endroits, Sœur Julie Viardot fut une
 personnification de ce zèle ardent qui est le parfum de la charité
 c'est-à-dire l'enthousiasme la plus précieuse et la plus pure
 du divin amour. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit lui-
 même: « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Forte de cette
 assertion évangélique, Sœur Julie se voyait des obstacles,
 surmontait toutes les difficultés, brisait tous les empêchements,
 surmontait toutes les impossibilités. Son zèle ardent évitait
 mille formes, il absorbait toutes ses facultés, il accaparait
 tout son être, il décorait tous les instants de sa vie.
 Sans trêve ni merci, elle accomplissait travaux sur

travaux, comptant pour rien les labeurs et les veilles et ne s'apercevant jamais du poids des jours et de la chaleur. Le soin des autels, celui des pauvres, des malades, des enfants et des sœurs, rien ne l'empêchait d'embrasser sans cesse un grand nombre de tâches nouvelles qui toutes avaient pour but la plus grande gloire de Dieu, le salut des âmes et le soulagement des corps. Les bonté et le dévouement de sa Julie ne se rebutaient de rien et rien ne saurait les exprimer. Il faut approcher de près certaines âmes pour mesurer l'intensité de la flamme qui les consume et on ne peut songer à la forme dont sa Julie a rempli sa carrière sans se souvenir de ce mot employé par M^r de Lamartine pour peindre l'une de ses sœurs: "Une lame sur du feu c'était tout l'organisme". Une lame sur du feu c'était aussi tout sœur Julie! Son naturel bouillant, sans cesse activé par l'ardeur de son âme embrasée de l'amour divin, se consumait rapidement dans le travail et la souffrance, car la souffrance n'épargne personne ici-bas. Elle atteignait sœur Julie dans son cœur, dans son esprit et dans son corps!... Souvent les services si empressés de la bonne sœur furent méconnus, son dévouement parut importun, son zèle sembla intempestif... on le tena parfois de folie!... Dans ces instants douloureux, les larmes montaient aux paupières de sœur Julie qui ne parvenait pas toujours à les refouler. Je ne sache pas d'ailleurs qu'elle ait jamais protesté d'autre façon contre l'ingratitude ou l'injustice et, quelle qu'elle ait été l'acuité de la souffrance, elle n'a jamais répondu à l'ingratitude que par des bienfaits nouveaux.

De longues et cruelles infirmités mirent le sceau à l'immolation de notre chère sœur et transformèrent en martyr les dernières années de sa vie. Elle les supporta avec une patience admirable. S'oubliant sur la croix comme elle s'était oubliée dans l'activité de la vie, elle ne songea plus qu'à l'unique nécessaire.

Nos Mères, inquiètes de l'état de la chère malade avaient usé de leur autorité pour l'envoyer respirer l'air natal. Ce voyage ne fit qu'aggraver le mal. Sœur Julie avait une très grande habitude des malades pour ne pas compromettre l'imminence du danger.

Aussi, malgré les hostesses qui devaient en résulter, parvint-elle instantanément à être ramenée à sa chère communauté du Bugue où elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 9 avril 1888 à l'âge de 81 ans.

Deux M. Valentine Valloir

Bourg-de-la-Madelaine

Jeune Valloir vint au monde dans un petit village de la Paroisse de Saint Sauveur (Dordogne) le 15 mai 1808. Son père et sa Mère étaient aussi honorables que solidement chrétiens et de nombreux enfants naquirent de leur union visiblement bénies du Ciel. Notre petite Jeune était l'aînée. Toute petite encore elle montra des instincts de piété et de dévouement qui arrachèrent des larmes de joie à ses vertueux parents. Aussi lorsque la mort vint inopinément lui ravir son époux, Madame Valloir trouva-t-elle en sa fille le plus sûr appui et la meilleure consolation. Avec le deuil et la douleur, la gêne s'était introduite au logis... Jeune fit face à tout: elle essuya les pleurs de sa Mère, elle lui rendit du courage; elle travailla vaillamment, constamment, supportant courageusement les privations et les fatigues, élevant ses jeunes frères, leur montrant le chemin du devoir et les invitant à l'y suivre. Mais lorsque les benjamins eurent grandi et que toute sa fratrie, la pauvre Mère commença à s'appuyer sur leur bras, Jeune lui demanda la permission de la quitter! L'appel du Seigneur avait retenti dans ce cœur si généreux et si pur, le moment était venu d'y répondre. Mère Valloir était trop chrétienne pour disputer à Dieu son enfant: elle demanda seulement quelques mois de délai pour s'accoutumer à la pensée de la séparation. Ce furent des semaines d'agonie pour le cœur tendre et délicat de la jeune fille aussi bien que pour celui de sa Mère. L'épreuve achevée, Jeune entra à la Communauté du faubourg de la Madelaine le 21 juillet 1827 à l'âge de 21 ans.

Il n'était guère possible de trouver une âme plus candide, plus pieuse, surtout plus humble. Son oncle maternel, Monsieur Javergac qui l'avait conduite au Couvent lui avait dit comme elle en franchissait le seuil: "Ma nièce, il faut laisser votre volonté à la porte!" Ces paroles, nourries des leçons d'un homme du monde, impressionnèrent vivement la rectitude qui s'appliqua dès lors à n'avoir d'autre volonté que la Règle. L'entraînement vint, et lui s'échappait parfois des réparties un peu brusques; aussitôt s'agenouillant elle demandait pardon les larmes aux yeux.

De ce qu'elle appelait sa vanité et son orgueil. Ces saillies étaient du reste très rares, car notre chère Sœur luttait sans cesse contre sa nature primisautière. Elle réussissait admirablement, puis des enfants auxquelles elle faisait la classe et puis des jeunes filles attirées par le charme de son aimable vertu attirées catholiques qu'elle faisait dans l'après-midi du dimanche. Après sa profession qu'elle fit en 1829, elle devint pour la jeune population du faubourg une véritable apôtre. Ce labours dura quarante ans!... Puis, comme Dieu éprouve ceux qu'il aime, il fit passer par le larmier et le cruchet l'âme si généreuse de notre chère Sœur Valentin. Une maladie humiliait et terrible la força de vivre éloignée des enfants qu'elle aimait tant, de leurs mères qui avaient été aussi ses enfants, des œuvres si nombreuses et si florissantes qu'elle avait fondées de ses vœux. Il fut dur à Mère Laville d'imposer ces sacrifices à la malade, mais jamais elle ne fut mieux obéie. Sœur Valentin ne quitta plus sa chambre que pour la bibine ou le jardin à l'heure où elle ne devait y rencontrer personne, si ce n'est que les enfants qui ne l'avaient qu'entre eux la désignant par ces mots: "la sœur qui fait toujours". Ce martyre dura vingt ans. Il fut adouci par l'infirmité la plus délicate et la plus dévouée, par les attentions et l'encouragement Supérieur et par la fraternelle affection de chaque membre de la Communauté; il fut surtout allégé par l'époux divin qui rend les croix si légères, les amertumes si briefs, saintes, et les épreuves si salutaires! Toujours unie à Lui la Valentin était heureuse de lui offrir ses souffrances et ses prières... elle passait de longues heures à la tribune multipliant les chemins de Croix, les rosaires, les méditations, les pieux colloques avec l'hôte divin... elle s'abandonnait à sa main crucifiante; elle la baignait avec amour. Souffrance de souffrir, de s'ennuyer et de travailler encore ainsi à sauver des âmes... Vingt années s'écoulaient ainsi de plus en plus douloureuses, de plus en plus solitaires, de plus en plus méritoires puis vint l'heure de la délivrance, l'heure de la récompense et du repos. Ayant reçu les derniers Sacraments avec une ferveur tout angélique, la Valentin Valentin rendit à Dieu sa belle âme après avoir promis à la 1^{re} assemblée autour d'elle de se faire l'oublier au ciel; après lui avoir recommandé la par-tique toujours plus parfaite de l'aimable vertu de charité. C'est le 26 novembre 1848.

Sœur Elisabeth Lix

Bourg de la Madeleine -
Berguac

Brigitte Lix naquit au Fay, commune de Melun de parents parfaitement honorables et excellents chrétiens. Des 6 enfants qui bientôt peuplèrent leur foyer, trois se consacrerent à Dieu dans la vie religieuse. Brigitte et sa sœur Elisabeth entrèrent au noviciat du Fay.

Brigitte y prit l'habit le 22 février 1852; elle reçut le nom de sœur Elisabeth et fit profession le 29 février de l'année suivante; elle avait alors 32 ans. La jeunesse avait été fort idyllique et si elle avait répondu si tard à l'appel de Dieu c'est que le respect filial, la reconnaissance et le dévouement l'avaient enchaînée au foyer où son travail entretenait une modeste aisance. Au noviciat on remarqua bientôt sa profonde humilité, sa constante charité, son esprit intérieur et son attrait pour la pénitence. Elle demeura quelque temps au noviciat après sa profession puis elle fut envoyée à l'abbaye des vicillards du faubourg de la Madeleine à Berguac. Aussitôt elle se mit à l'œuvre avec la tranquille énergie qui fait le fond de son caractère et bientôt les pauvres et les infirmes la considéraient comme une mère, tandis que les Sœurs profondément édifiées de ses vertus sentaient croître chaque jour leur estime et leur affection pour leur nouvelle compagne. Toujours servante, douce, patiente dévouée, elle avait mille industries fort ingénieuses pour adoucir la situation de ses malades. Surtout elle se privait fort habilement des desserts ou petites superfluités servies à la 1^{re} aux jours de grandes fêtes pour gâter le plus malheureux de ses pauvres.

Entièrement à son devoir, elle s'oubliait complètement elle-même. On lui apprit le mort de sa mère tandis qu'elle pensait la jambe gangrénée d'un pauvre vicillard. Elle continua tranquillement la délicate opération sans laisser son émotion autrement que par les larmes que l'intensité de la douleur ne lui permettait pas de retenir complètement. Pourtant sœur Elisabeth n'était pas parfaite. Elle était naturelle, elle lui attirait mille désagréments, de vives apostrophes, de humiliants reproches!... Elle demeurerait donc, bonne, patiente comme si la multiplicité de ses occupations et les exigences de son entourage n'envoyaient pas mis sa vertu à une épreuve.

rude épreuve. Depuis longtemps sœur Elisabeth souffrait d'une plaie à la jambe occasionnée par des varices; elle s'en plaignait pas et contenait courageusement sa tête. Cependant son visage se décomposait, on dut lui imposer le repos, on lui prodigua mille soins, on eût voulu la rendre à la santé; mais son âme était unie pour le Ciel. Après quelques semaines de cruelles souffrances (pendant lesquelles notre pauvre malade nous édifica plus encore que durant sa longue vie) sœur Elisabeth reçut les derniers sacrements et s'endormit dans le Seigneur le 26 novembre 1886 dans la 69^{ème} année de son âge et la trente-sixième de sa profession religieuse.

Sœur Catherine Maynard (connue)
Miséricorde - Bergerac

Marie Maynard naquit dans cette bonne petite paroisse de Lunas où le bon Dieu s'est toujours choisi et se choisit encore des épouses selon son cœur. La jeunesse fut calme et pieuse; on la donnait souvent pour modèle aux jeunes filles de son âge. Quand Marie se sentit appelée à la vie religieuse, elle demanda à la Miséricorde de Bergerac de lui ouvrir ses portes. C'est là qu'elle passa toute sa vie dans les plus humbles fonctions. Son attachement pour cette maison était à toute épreuve: rien ne lui coûtait pour lui être utile: travail, privations, veilles, tout lui était bon et ce dévouement dura jusqu'à la fin. Elle mourut les armes à la main n'ayant laissé son fourreau que la veille à l'instant où elle fut terrassée par une attaque de paralysie. Avec le dévouement, la bonté faisait le fond du caractère de Marie qui, à sa profession, avait reçu le nom de Sœur Catherine. Elle aimait surtout passionnément les pauvres. Que de fois, de concert certainement avec la Supérieure, jouait-elle d'innocents tours à la dépensoire qui ne pouvait comprendre où passaient les restes des repas ou qui du moins seignait de l'ignorance! Plus souvent encore, Sœur Catherine se privait de ce qui lui était destiné à elle-même pour augmenter un peu la portion qu'on servait aux pauvres et qu'elle aimait à leur distribuer. Elle avait 72 ans quand elle mourut presque subitement le 22 décembre 1888.

Deux M. Louise Bellisle

Miséricorde. Bergerac.

Jenny Bellisle était originaire de Saint Barthélemy d'Agénais. Toute petite elle était, disait-elle une délicate fleur à la chevelure magnifique si bien que les Gitanes ayant aperçu l'enfant l'envieraient et rêvaient à l'enlever. Heureusement pour Jenny, elle fut recueillie par un de ses oncles qui la rendit à ses parents. Orpheline très-jeune Jenny fut recueillie par son frère aîné beaucoup plus âgé qu'elle et déjà prêtre du diocèse de Périgueux. C'est là que Dieu l'ayant choisie pour en faire une de ses épouses, elle décida d'entrer à la Miséricorde de Bergerac. Cette maison avait alors pour Supérieur Monsieur Moreauze, l'ami de St Marc, (le "grand prêtre" comme on s'est plu à l'appeler) et pour Supérieure Mère Nathalie du Pavillon à laquelle Jenny vint un véritable culte. Sous cette direction si éclairée, la jeune fille se forma à la vie religieuse et, avec les habiles maîtres qui donnaient alors des leçons aux novices, elle acquit une instruction suffisante pour professer elle-même. Elle acquiesça surtout dans leurs leçons cet amour de la science qui la fit étudier toute sa vie. Après sa profession religieuse que Jenny fit à vingt-deux ans et à laquelle elle prit le nom de S^r Louise de la Miséricorde, elle fut envoyée successivement à Moulpout, à Belvès, à Saint-Astier. Partout elle se montra pleine d'ardeur. Mais c'est surtout à Belvès que, encore dans toute la vigueur de la jeunesse elle donna un libre cours à son zèle. Les anciennes élèves se souvenaient toujours de son infatigable dévouement. Cette maison qui n'était qu'à la seconde année de sa fondation avait pour Supérieure la noble et si sympathique Elisabeth de Cagnave. Sous ces deux supérieurs si distingués, elle prit une rapide extension. Les meilleures familles des environs voulaient que leurs filles y fussent élevées. Mais la santé de sœur Louise, pourtant robuste, ne put tenir à un travail qu'elle ne savait pas modérer. Les veilles et le surmenage affaiblirent considérablement les forces physiques déjà hors de proportion avec le travail et surtout avec le dévouement et le zèle. Sur ces entrefaites survint un grand chagrin de famille qui altéra sérieusement les forces physiques et les facultés morales de la pauvre sœur. L'originalité qui avait toujours fait le fond de son caractère se développa alors largement.

et pendant d'assez longues années qu'elle vivait encore son existence ne fut plus qu'une longue misère.

Un jour, qu'on l'avait laissée un instant seule dans sa cellule, le feu prit à ses vêtements; elle ne sut ni appeler, ni fuir, elle se brûla gravement. « Ce n'est la faute de personne, dit-elle, à la première religieuse qui entra, qu'on le sache bien. » Elle avait recouvré sa connaissance et son cœur: Malgré les soins les plus assidus, la gangrène se mit dans ses plaies et elle mourut dans les sentiments de la plus s'édifiante résignation après avoir reçu les derniers sacrements assistée des vénérables Messieurs Delbousy et de notre si bonne Mère Mathilde Mainière.

C'était le 27 décembre 1888 quatre jours seulement après Sœur Catherine Maynard.
